

Nouveautés

Numéro 150, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

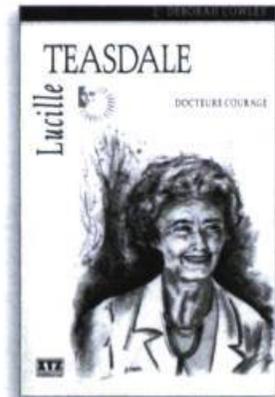
Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (150), 4–19.



ANTHOLOGIE

AURÉLIEN BOIVUN

*Contes, légendes et récits de la région de Québec*Paroisse Notre-Dame-des-Neiges
Éditions Trois-Pistoles
2008, XXIX-759 pages

Les célébrations du quatre centième anniversaire de la ville de Québec ont donné lieu à une pléthore de publications à caractère historique dont la masse s'ajoute à la preuve écrasante qui plaide contre le jugement péremptoire et expéditif de Lord Durham voulant que nous soyons « sans histoire ».

Et « sans littérature » ? La magnifique anthologie d'Aurélien Boivin, *Contes, légendes et récits de la région de Québec*, aide à démolir cette dernière accusation. Ses recherches sur le conte littéraire du XIX^e siècle en faisaient la personne qualifiée pour ce genre d'entreprise.

Sont donc réunis pour la circonstance 89 récits de 54 auteurs regroupés en neuf catégories, allant des récits fondateurs aux récits réalistes en passant par les textes poétiques et descriptifs, les récits

historiques, les contes merveilleux, les légendes amérindiennes et québécoises, les contes fantastiques et comiques.

Plusieurs thèmes qui ont marqué en leur temps l'imaginaire populaire de sorte qu'on en perçoit encore les échos aujourd'hui sont reproduits avec des variantes comme le « Chien d'or » et le « Château Bigot ». « La Corriveau » figure en bonne place, car la tradition l'a transformée en Barbebleue en jupon — on lui crédite la mort de huit maris alors qu'elle ne s'est mariée que deux fois —, en lamie et en empoisonneuse.

Certains auteurs reviennent plus d'une fois comme Gaspé, Dupont, Guilbault. Louis Fréchette remporte la palme avec dix apparitions, ce qui ne saurait nous étonner. L'anthologie nous permet aussi d'apprécier une autre facette de Louis Hémon que son roman *Maria Chapdelaine* a littéralement dévoré : celle du journaliste, et le portrait qu'il esquisse de la ville de Québec est singulièrement moderne autant par le contenu que par l'écriture.

Les auteurs contemporains ne sont pas oubliés, certains plus connus comme Chrystine Brouillet, Monique Proulx ou Jacques Poulin, et d'autres moins médiatisés, Charles Bolduc et Esther Croft. Quoi qu'il en soit, de Cartier à Esther Croft, l'anthologie suit généralement la ligne du temps et les divers textes sont distribués de manière à s'inscrire d'abord dans la réalité pour progressivement s'enfoncer dans l'imaginaire, les légendes assurant la transition de l'un à l'autre, du réel au surnaturel. À cet effet, les « Contes merveilleux » auraient pu être décalés de deux catégories pour s'insérer juste avant les « Contes fantastiques ». La dernière partie s'attache à compiler des textes de facture réaliste, mais cette réalité-là concurrence le quotidien des lecteurs en lui disputant le cadre référentiel.

Les théoriciens de la littérature pourront toujours discuter du choix de telle ou telle catégorie, ou de telle ou telle œuvre dans une catégorie plutôt que dans telle autre. Aurélien Boivin a pris la précaution de nous avertir qu'il avait été « forcé d'ignorer presque complètement les récits traditionnels » (p. XV), ce qui est vrai en partie.

Une anthologie se lit donc à plusieurs niveaux : celui des textes qui défilent selon l'ordre que la fantaisie du lecteur leur impose,

celui du scénographe qui règle l'ordre d'apparition des textes dans la parade générale. Ne négligeons pas non plus une part d'archéologie littéraire : une anthologie rend aussi disponible des textes difficilement accessibles faute de réédition.

Contes, légendes et récits de la région de Québec est une œuvre importante dans le projet éditorial de Victor-Lévy Beaulieu qui est de couvrir tout le territoire québécois. Elle rassasie notre appétit de connaître tout en suscitant le goût d'en redemander et d'essayer autre chose, ce qui est le propre des œuvres qui éveillent la curiosité. À sa manière, elle rend hommage à Québec et sa région, et s'inscrit naturellement dans le concert d'éloges que se mérite la cité pour son anniversaire.

BERTRAND BERGERON

BIOGRAPHIE ROMANCÉE

DEBORAH COWLEY

*Lucille Teasdale, docteur Courage*XYZ éditeur, Montréal
2007, 193 pages

(coll. « Les grandes figures »)

La plupart des gens connaissent Lucille Teasdale le médecin, mais qui peut mesurer toute l'humanité qui se cachait derrière cette femme ? C'est à cette question que Deborah Cowley tente de répondre avec la rédaction de *Lucille Teasdale docteur Courage*. En effet, le lecteur va bien au-delà du métier de celle qui a épousé Piero Corti : on fouille la personnalité de cette femme exceptionnelle et, tout comme elle, on passe à toute vitesse au travers de cette vie si bien remplie. De l'adolescente curieuse et timide, qui repousse les frontières du temps en voulant étudier la médecine, on retrouve la femme accomplie et stoïque qui réalise des miracles à l'hôpital que son mari et elle ont modernisé à Lacor en Ouganda. Bien sûr, elle se frotte aux difficultés de la pratique médicale dans un contexte aussi précaire mais, en dépit des innombrables bouleversements qu'a connus son pays d'adoption, elle se tient debout au cœur d'une plus grande tempête encore. Effectivement, en 1985, elle apprend qu'elle est séropositive. Entre ce moment et sa mort, Lucille Teasdale continue à travailler sans relâche, mais tombe régulière

malade, son système immunitaire étant la proie d'infections diverses. Souvent alitée, jamais elle ne laisse les diagnostics les plus sombres tempérer son optimisme ; elle soigne son cafard à coup de passion. Seule la mort aura raison de son entêtement.

À l'image des autres ouvrages de la collection « Les grandes figures », *Lucille Teasdale docteur Courage* est admirablement bien documenté. Cowley a réuni des notes d'entrevues réalisées avec Lucille Teasdale, Piero Corti et leurs proches ainsi que divers documents d'archives. Étonnamment, c'est cette synthèse si cartésienne qui a donné naissance à une biographie où l'on se sent comme dans un roman. L'émotion est constante et gagne rapidement le lecteur.

ARIANE OUIMET

CONTE

SYLVAIN RIVIÈRE

Contes de hautes mers et d'au-delà

Éditions Humanitas, Rosemère
2008, 127 pages

Le dernier livre de Sylvain Rivière, *Contes de hautes mers et d'au-delà*, s'insère bel et bien dans la tradition orale par son aspect ethnographique, sa tournure surréaliste et l'utilisation d'un patois poétique et facétieux inspiré du parler gaspésien. Or – serait-ce parce que le genre effarouche parfois le lectorat adulte ? –, la quatrième de couverture nous invite plutôt à lire des nouvelles. Mais qu'importe les frontières contestées entre les genres, l'anthologie marine de Rivière se réclame avant tout de l'histoire pittoresque forgée, épicée, gonflée et embellie, pour le plaisir du lecteur ou de l'auditeur.

Quand les personnages ne sont pas gratifiés de sobriquets malicieux, ils portent des patronymes qui établissent leur filiation gaspésienne. Théodore à Pit, Six heures moins quart, William Barriault, et Flandrin à Gounne sont des figures savoureuses dessinées à grands coups de pinceaux, sans demi-teintes. Leurs personnalités hautes en couleur façonnent les événements. Dans leurs habits élimés, avares de paroles ou placoteux, ils témoignent de la sagesse populaire. Comme ce Minique-la-Dérive, qui « faisait partie de la minorité silencieuse, celle qui préfère se taire, par respect d'abord pour sa propre igno-

rance, par sagesse ensuite, de peur de trop en dire... » (p. 26) ou Maxime Aspirot, qui possédait un « accent de morutier gaspésien avec tout ce que cela comporte de tangage et de roulis, d'arêtes prises en travers de la gorge... » (p. 41).

Rivière écrit dans une langue métissée de patois et réinventée par l'abondance des locutions de son cru. Ses textes sont drus ; il affectionne les figures de style et c'est parfois à coups de *qu'est-ce qu'il veut dire ?* qu'on parvient à les déchiffrer. Néanmoins, il nous mène toujours à bon port. Lorsque dans les deux dernières nouvelles, il abandonne ce ton panaché, ses récits semblent plus ternes.

Né à Carleton, Rivière habite maintenant les Îles-de-la-Madeleine. Il a été récompensé à plusieurs reprises pour son œuvre qui rassemble poèmes, nouvelles, chansons, monologues et pièces de théâtre. Il trouve son inspiration dans ce milieu côtier qui lui est familier. *Contes de hautes mers et d'au-delà* regroupe onze récits tendres et joyeux dans lesquels on peut lire en filigrane l'attachement de l'écrivain pour sa région, « ce pays à faire, écartelé quelque part entre Québec et Ottawa » (p. 85).

GINETTE BERNATCHEZ

ESSAI

PIERRE-LUC BÉGIN

Loyalisme et fanatisme.

Petite histoire du mouvement orangiste canadien

Les éditions du Québécois, Québec
2008, 200 pages

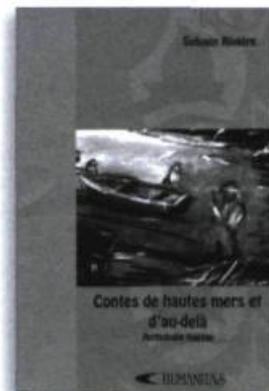
Les éditions du Québécois fêtent cette année leur cinquième anniversaire. *Loyalisme et fanatisme*, de Pierre-Luc Bégin, est le vingt-deuxième ouvrage de la jeune collection. Bégin publie ici la première histoire en français du mouvement orangiste canadien. Cette *Petite histoire du mouvement orangiste au Québec*, comme la qualifie l'auteur en sous-titre, nous renseigne sur le Canada anglais et nous révèle un pan de plus de notre amnésie collective.

Fondé en Ulster en 1795 par les conquérants britanniques pour commémorer la victoire de Guillaume d'Orange sur Jacques II en 1690, le mouvement orangiste se compose de Britanniques prêts à tout pour l'Empire et surtout pour défendre la monarchie et le protestantisme.

Le mouvement avec ses rites initiatiques croît rapidement et compte jusqu'à 100 000 membres en Irlande du Nord. Organisation violente qui aime la provocation, l'orangisme connaît une expansion mondiale et trouve au Canada, comme l'explique l'auteur, un terreau fertile pour répandre sa haine des catholiques, des francophones du Québec et des immigrants non-wasp. La Grand Orange Lodge of Canada connaît un tel essor que le Canada devient même un modèle pour la maison-mère en Irlande du Nord, où l'on qualifie de *Way of life* l'orangisme au Canada. On va jusqu'à appeler la ville de Toronto la Belfast du Canada.

Dans son ouvrage fascinant et qui nous fait dresser les cheveux sur la tête, Bégin nous apprend que quatre premiers ministres canadiens ont appartenu au mouvement, dont John Diefenbaker. Au tournant des années 1920, on compte jusqu'à un tiers des Canadiens qui appartiennent à des loges orangistes bien implantées dans toutes les provinces, sauf au Québec... Très liés au Parti conservateur, souvent députés, maires ou ministres, les orangistes vont influencer la vie politique canadienne avec des politiques racistes, et surtout francophobes, comme le démontre Bégin. Souvent propriétaires de journaux et occupant des fonctions importantes, les orangistes canadiens-anglais ont joué un rôle essentiel dans l'interdiction du français dans les écoles ontariennes et manitobaines, levé des milices pour défendre l'empire lors des rébellions patriotes et métisses et durant la guerre des Boers. Lors de leur sinistre parade du 12 juillet, ils n'hésiteront pas à casser du catholique et des francophones, allant jusqu'à générer des émeutes qui ont fait des dizaines de morts.

Ce qui étonne aussi dans cet excellent ouvrage, c'est qu'on y constate les liens forts qui unissent le Ku Klux Klan canadien au mouvement orangiste et conservateur, de la convergence avant la lettre, comme le signale avec ironie l'auteur. Le Sasklan de la Saskatchewan et son cousin klaniste albertain vont connaître un grand essor et collaborer avec le mouvement orangiste pour contrôler l'immigration. Le Klan et les orangistes vont jusqu'à incendier une école francophone, causant la mort d'une dizaine d'élèves. Atteignant son déclin au



tournant des années 1970, le mouvement orangiste, aux dires de Bégin, a laissé une marque indélébile sur la politique canadienne et permet de comprendre certains réflexes à l'endroit des revendications du Québec et du fait français au Canada.

Je ne saurais trop recommander l'essai de Bégin qui nous révèle, une fois de plus, le passé obscur et refoulé du Canada anglais. L'auteur, qui ne dédaigne pas la plume pamphlétaire, a le mérite d'informer tout en ménageant pas ses remarques caustiques à l'endroit des bigots. Appuyé par une solide recherche, *Loyalisme et fanatisme. Petite histoire du mouvement orangiste canadien* se lit d'un trait, entre sourcillements et soupirs d'indignation.

JACQUES CÔTE

PIERRE CARON
Promenades à Québec
VLB éditeur, Montréal
2008, 208[4] pages

Né à Québec en 1944, où il y a fait ses études universitaires dans « Le vieux », comme on disait alors, Pierre Caron a émigré ailleurs, pour revenir dans sa ville, une ville qu'il a toujours aimée, une quarantaine d'années plus tard, alors qu'il répond à une invitation de l'Institut canadien pour y occuper la résidence d'écrivain, récemment mis à la disposition des créateurs. Il a bien profité de son séjour en publiant dans *Le Journal de Québec*, les réflexions qui l'ont animé et les souvenirs qui l'ont habité, au gré de ses pérégrinations dans la ville qu'il n'a jamais oubliée. *Promenades à Québec* réunit cinquante chroniques, enrichies d'autant de photographies de Claudel Huot, qui « traduisent avec sensibilité le cachet de cette ville quatre fois séculaire » (quatrième de couverture).

Plus que de simples chroniques, ces promenades constituent autant de mini-cours d'histoire sur diverses rues de la ville de Québec, déjà chantées par les poètes, dont le dernier en lice, Louis-Jean Thibault et son recueil *Reculez falaises* (2007), sur divers attraits incontournables, comme le Château Frontenac, la terrasse Dufferin, le funiculaire, le palais Montcalm ou le pont de Québec, voire l'Hôpital général, le domaine des Ursulines, ou encore ses nombreux jardins, tels ceux des Gouverneurs, du Bois-du-Coulonge ou du domaine Maizerets, sans oublier ses portes,

ses cimetières... et quoi encore, le tout résumé en quelques paragraphes, bien ramassés, dans une langue précise, souvent imagée : « Habituellement animée, grouillante d'agitation, [la place d'Youville] était vide comme la scène d'un théâtre à l'entracte » (p. 92). À lire pour tous ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire, la grande comme la petite, ou encore qui sont friands d'anecdotes que les historiens ont négligées.

AURELIEN BOIVIN

J. M. G. LE CLÉZIO
Ballaciner
Gallimard, Paris
2007, 186 pages

On ignorait peut-être que Jean-Marie Gustave Le Clézio était un cinéphile averti, passionné, et combien son imaginaire s'était nourri des images du 7^e art. Voilà qu'il nous convie à une « ballacination » de son crû, qui témoigne d'un intérêt jamais démenti depuis son adolescence alors qu'il hantait les salles obscures (il voyait jusqu'à deux ou trois films par jour !), et fréquentait le ciné-club Jean-Vigo perché sur les hauteurs de Nice : « C'est là que j'ai vu la plupart des classiques » (p. 146). Auparavant, il y avait eu la découverte émerveillée du cinématographe chez sa grand-mère : « C'est là, au cours de ces projections, que j'ai éprouvé pour la première fois l'émotion esthétique » (p. 29).

On aura compris que les éléments biographiques et les lectures critiques s'entremêlent pour donner au recueil d'essais toute sa singularité. Le Clézio, qui a vu sa nouvelle « Mondo » portée à l'écran par Tony Gatlif (1996), parle avec ferveur et finesse des films qu'il a aimés. *Ballaciner* nous offre de très belles pages sur le cinéma d'après-guerre, notamment sur *l'Atalante*, *Ugetsu*, *Accattone*, *Sourires d'une nuit d'été*, *l'Avventura*, *Au hasard Balthazar*... Ses choix se situent bien loin de l'industrie hollywoodienne, encore qu'il ne dédaigne pas la comédie musicale des années 1950.

L'auteur de *L'extase matérielle* partage avec le talent qu'on lui connaît son engouement pour un moyen d'expression dont le pouvoir est considérable et qui sait comme nul autre nous faire rire ou pleurer : « Le cinéma a en commun avec la musique de nous arracher ces précieuses gouttes, les seules vrai-

ment salées de toutes les créatures vivant sur cette terre, à la dérobée, sans prévenir, sans qu'on y puisse résister » (p. 46).

Que le cinéma, à l'instar des autres arts, a modelé nos façons de penser, de rêver, de vivre, voilà peut-être l'idée maîtresse de *Le Clézio* qui souligne aussi l'importance du documentaire ou des images d'actualité : « Aurions-nous la même idée du monde sans les reportages de guerre, les scènes dramatiques des grands événements qui secouent la planète, les tremblements de terre, les cyclones, les catastrophes naturelles ? » (p. 103).

Comme toujours chez Le Clézio, nous lisons une prose simple, précise et vibrante, qui sait nous rejoindre, signale son authenticité. Les textes, à la fois documentés et personnels, toujours intenses, portent la marque d'un auteur chevronné ; ils sont parsemés d'élans généreux, de constats irréfutables, d'intuitions stimulantes comme celle-ci : « L'amour au cinéma, c'a été l'invention des actrices » (p. 109).

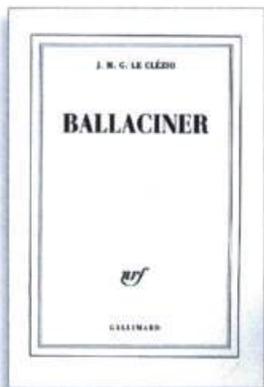
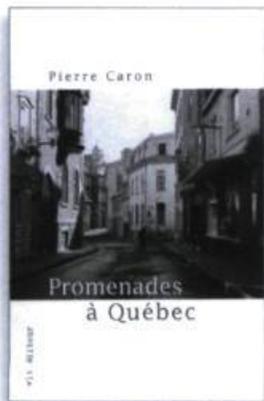
Et comment évoquer la magie de l'art cinématographique sans parler des salles qui lui sont comme intrinsèquement liées ? Le Clézio le fait avec sensibilité, distillant dans son discours une bonne dose de nostalgie : mais qui ne regrette pas la grande époque des cinémas européen et asiatique ? Pour l'avenir, Le Clézio mise sur le dynamisme de la production coréenne.

Considérant l'acuité du regard leclézien, le lecteur regrettera sûrement de ne pas avoir vu tous les films commentés. Mais en même temps il ne pourra que participer étroitement à l'aventure en se référant à son propre florilège. Le tout se termine, il fallait y penser, par une superbe réflexion sur le mot FIN qui clôturait habituellement une projection, mais qui est aussi un commencement.

ANDRÉ BERTHIAUME

NORBERT SPEHNER
Scènes de crimes. Enquêtes sur le roman policier contemporain
Éditions Alire, Lévis
2007, 279 pages

En matière de polar – québécois ou universel –, Norbert Spehner n'a plus besoin de présentation. Aussi connu que le lieutenant Colombo l'est du téléspectateur, il est sans doute devenu le spécialiste de la littérature



policrière en territoire québécois. Outre sa participation essentielle à la revue *Alibis* et la publication relativement récente d'articles sur l'histoire du polar québécois pour *Québec français* (n° 141 et le livre *Vues du Québec. Un guide culturel*), l'auteur contribue largement (et depuis longtemps) à la diffusion des littératures de l'imaginaire : on lui doit la fondation, en 1974, de la revue *Requiem* (qui allait devenir *Solaris* en 1979) ainsi que la direction de collections aux éditions Le Préambule, qui ont donné leur chance à quelques praticiens des littératures de l'imaginaire, au cours des années 1980, dont Jean-Jacques Pelletier.

Douze années après avoir publié chez Nuit blanche éditeur l'ouvrage *Les fils de Jack l'Éventreur*, dans lequel il recensait ni plus ni moins que l'ensemble de la production en matière de fiction policière mettant en scène des tueurs en série, Spehner publie cette fois un recueil de courts essais sur le polar. L'ouvrage est divisé en huit scènes de crime qui investissent, respectivement, la notion générique du polar, le récit de procédure policière, le roman noir, le polar au féminin, les crimes de guerre, l'amalgame western-roman policier, le roman policier québécois et le polar canadien-anglais.

L'intérêt de l'œuvre réside en ce que l'auteur est une véritable encyclopédie du crime dans la littérature. Chaque chapitre présente un résumé des nombreuses œuvres recensées ainsi qu'un commentaire critique. On apprend, en lisant ce livre, la lassitude de l'auteur à l'égard du récit de tueurs en série – selon lui, il est difficile de renouveler ce créneau – ainsi que son aversion pour le thriller ésotérique-théologique à la *Da Vinci Code*. En revanche, Spehner (qui publie aussi à l'occasion des nouvelles policières dans *Alibis*) nous indique pourquoi il affectionne particulièrement les enquêteurs Harry Bosch, Kurt Wallander et John Rebus.

Voilà un ouvrage des plus fouillés, qui recèle des tonnes de références pour qui s'intéresse, de près ou de loin, au polar – peu importe sa nationalité, car la grande force de Spehner est sans contredit d'avoir tout lu ou à peu près. L'auteur sait entretenir son lecteur aussi bien de la littérature policière norvégienne que de la production cubaine, ou suédoise, ou française, ou écossaise...

Il faut saluer cette incursion du côté de l'essai, de la part des éditions Alire : le livre de Spehner s'ajoute aux anthologies de Claude Janelle, à l'essai précédent de Spehner dans la même collection (*Le roman policier en Amérique française*, 2000) ainsi qu'à l'ouvrage de Hugues Morin sur l'œuvre de Stephen King.

STEVE LAFLAMME

ÉTUDE

PIERRE PAGÉ *L'histoire de la radio*

Fides, Montréal
2007, 488 pages

L'*histoire de la radio* de Pierre Pagé publié chez Fides en 2007 présente, en 488 pages des origines aux années 1990, une évolution de la radio au Canada et au Québec marquée par un souci d'éducation civique axée sur l'information publique vers une préoccupation de divertissement alignée sur l'intérêt commercial. En conclusion, celui-ci qualifie de « moment triste de notre histoire radiophonique » (p. 423) le fait que la station CKAC ait fermé sa salle de presse.

Cinq parties structurent l'ouvrage : la genèse de T.S.F., le journalisme et l'information, la radio éducative, la musique ainsi que le théâtre à la radio. Dès le début de la radio, explique l'auteur, celle-ci est étroitement associée aux entreprises de presse. Les relations intimes entre la station CKAC et le journal *La Presse* en sont le prototype. Il démontre que de nombreuses personnalités du monde scientifique et du domaine des communications instantanées participent au développement de la radio en vue d'en faire un instrument de consolidation du « lien social essentiel à la vie » (p. 419).

C'est lors du naufrage du *Titanic*, constate Pagé, que la T.S.F. « a pris une place définitive dans l'imaginaire des populations au Québec » (p. 37). La naissance du Radio-journal et la création, le 1^{er} janvier 1941, du Service de l'information de la Société Radio-Canada y sont soulignées. « L'heure provinciale » dirigée par Édouard Montpetit de 1929 à 1939 à CKAC est décrite comme une émission exemplaire d'éducation populaire sans parler de l'émission Radio-Collège (1951-1956), qui place des universitaires réputés en dialogue avec le grand public.

L'auteur considère la radio comme un média convivial pour les musiques populaires. Il estime qu'elle a créé une forme dramatique originale : le radio-théâtre, et qu'elle a favorisé l'émergence d'une littérature populaire (1930-1970) avec le radio-roman. D'entrée de jeu, Pagé affirme qu'il présente « des faits de diffusion [...] qui ont structuré le développement de la radio avec ses continuités et ses ruptures » (p. 18). Cependant, son ouvrage révèle tout autant des faits de création et d'innovation qui caractérisent son évolution historique.

JACQUES RIVEST



PIERRE OUELLET et
SIMON HAREL [dir.]
Quel autre ?
L'altérité en question
VLB éditeur, Montréal
2007, 392 pages

L'e thème de l'altérité (le rapport entre l'autre et le soi) a été tourné et retourné en plusieurs sens et s'est vu décliné en divers champs d'études. Comme en témoigne le présent ouvrage, ce questionnement n'est pas sur le point de mener à des conclusions définitives : l'altérité s'avère une question qui tend à ouvrir la réflexion sur des sujets variés, elle est interrogative (d'où le titre) et demeure un enjeu majeur dans le contexte actuel de métissage culturel et de mondialisation. Mais de quoi s'agit-il exactement ? Aucun des auteurs ayant participé à cette oeuvre collective pointue ne prétend pouvoir l'affirmer avec certitude. Néanmoins, chacun apporte des lumières partielles qui permettent d'envisager sous ses faces multiples la problématique de l'Autre, de l'étranger (voire de l'étrangeté), que ce soit à travers les prismes de la philosophie, de la théorie de la littérature, de l'art pictural, de la politique ou de l'éthique.



Véritable pièce maîtresse, le chapitre d'ouverture écrit par Pierre Ouellet amorce avec un aplomb intellectuel hors du commun la réflexion en synthétisant habilement les diverses pensées sur cette « notion des plus polysémiques et des plus controversées » (p. 7) que l'auteur présente en trois temps qui structurent, par ailleurs, la présentation des textes du recueil. L'*altérité épistémique* renvoie à la reformulation actuelle de notre entendement du monde. Celui-ci n'est plus un tout unique et signifiant, mais se reproduit désormais suivant le tracé d'un « faisceau hétérogène d'expériences vécues, irréductibles à l'unité de la raison et à l'objectivité d'une donnée naturelle » (p. 14). L'*altérité esthétique* concerne la manière par laquelle l'artiste réinvente la socialité par variations fictives d'expériences de l'autre et de la pluralité, refondant par la création fictionnelle les préoccupations d'un « monde social et historique [qui] souffre d'un déficit d'avenir ou de passé et d'un excès [...] d'actualité » (p. 25). Finalement, l'*altérité éthique* permet d'interroger les pathologies sociales (« une affectivité profondément asociale ») qui « constituent le moteur secret du vivre-ensemble » (p. 27). Imaginer la société aujourd'hui nous obligerait-il à penser autant sinon plus en termes d'altérité que d'identité ? S'enquérir de l'altérité de notre monde social nous pousserait-il à percevoir l'étrangeté du soi lui-même ?

Parmi les collaborateurs, Jean-Christophe Bailly se questionne sur « La scène pronominale » dans laquelle se forgent mutuellement le Je et le Tu, le Soi et l'Autre. Dans un texte particulièrement dense, Paul Audi suggère l'idée controversée d'une morale du corps en s'interrogeant sur la genèse transcendante de l'altérité et en cherchant à comprendre comment fonctionnent les mécanismes fondamentaux de la violence. Georges Leroux, lui, examine la politique de l'amitié chez Derrida à travers la pensée de Platon, Aristote et Nietzsche. Aussi préoccupé par une relecture philosophique, Gérard Bucher revient sur l'idée d'angoisse chez Heidegger et Kierkegaard en tenant compte de la portée théologique des écrits de ce dernier.

La seconde partie du recueil invite le lecteur à traverser quelques analyses littéraires. Guillaume

Asselin explore comment la figure de l'animal permet à l'écriture d'Éric Chevillard de retrouver une pensée sauvage, de « laisser courir l'animal du discours » (p. 171). Franck Villain étudie le lyrisme critique, la fragile poésie de la banalité d'Antoine Emaz qui pose l'autre très près de soi. Jean-Pierre Vidal sonde « l'infini de l'énigme qu'est la monstruosité » (p. 217) dans une analyse originale de *Moby Dick*. En conjuguant la littérature et l'art pictural, Anthony Wall examine pour sa part l'écoute et l'entendre (de l'autre) dans *La Religieuse* de Diderot et dans des toiles de Greuze et Reynolds. Pour clore la partie, Jean-Philippe Uzel s'enquiert du « pouvoir dionysiaque des images » (p. 251) et évoque le statut du dieu des arts eu égard à l'idée d'altérité qu'il transporte.

La dernière partie du livre explore la question de l'éthique à travers, d'abord, une analyse fort judicieuse des récits de témoignage et de survie. Alexandre Prstojevic interroge les concepts de vérité, de vraisemblance et les renouvellements esthétiques de ce genre d'écrits au moyen de textes de Kertész, Kiš et Perec. Par la suite, Marie-Dominique Popelard trace une épistémologie des théories sur l'altérité en évoquant l'idée de *transdisciplinarité*. Quant à Alexis Nouis et Sherry Simon, ils s'occupent tous deux de la problématique de la traduction qui rejoint à la fois l'esthétique et le politique, puis Simon Harel conclut l'ouvrage sur cette lancée en proposant une réflexion sur « l'humain jetable » en ce début de siècle troublé par une violence mondialisée soumise à « la précision chirurgicale du regard-sniper » (p. 366) des médias diffusés à grande échelle.

GABRIEL LAVERDIÈRE

NOUVELLE

JADE BÉRUBÉ

Le rire des poissons

Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2008, 68 pages

Après *Komsomolets*, un récit poétique publié en 2004, Jade Bérubé, critique d'art et collaboratrice à *La Presse*, signe *Le rire des poissons*, un recueil de nouvelles atypique qui joue sur les nuances du sentiment et les perceptions fugitives. Ce livre rassemble douze textes minimalistes dont les mots viennent nous hanter au-delà de la lecture. Étrangement, les

histoires de Bérubé semblent gagner en profondeur et en complexité ce qu'elles perdent en longueur.

Les nouvelles de ce recueil s'ouvrent pour l'essentiel sur des phrases suggestives et percutantes : « Dans le bruit de la chute il y a un Dieu » (« La Manitou », p. 7). « Son appartement est petit, long et blanc comme un gâteau figé dans le temps » (« Le gâteau d'anniversaire », p. 21). « Georgina n'avait jamais aimé son mari » (« Chez Georgina », p. 53). « Tu me trouves plate, pas ma faute à moi si mon silence sirène d'ambulance ne te touche pas » (« C'est quand Londres », p. 61). On y rencontre des personnages fragiles et hermétiques qui, comme le souligne l'un d'eux, ne parviennent plus à « faire la différence entre la peur et la peine » (p. 65).

Les nombreuses références à un quotidien familier peint dans un cadre géographique défini – la route 138 et les lieux qui s'y rattachent – relient à la terre un langage poétique façonné par l'ellipse et la métaphore. *Le rire des poissons*, comme son sous-titre le précise, s'accompagne d'autres épiphanies qui, conformément à l'étymologie, en appellent à une révélation de ce qui est caché. Or l'illumination s'enveloppe parfois de mystère. S'en tenir à une seule lecture ne peut que nous priver des retombées vivifiantes et inattendues de ce petit livre. Pour apprécier le travail de l'auteure, une relecture – silencieuse ou sonore – s'impose.

Seize photos de Christophe Collette, photographe montréalais reconnu, enrichissent une édition d'une facture remarquable.

GINETTE BERNATCHEZ

FRÉDÉRICK DURAND

À l'intention des ombres

Vents d'Ouest, Gatineau
2008, 211 pages

Même s'il n'a pas encore 35 ans, Frédéric Durand a déjà publié un nombre impressionnant d'œuvres, surtout des romans et des nouvelles, mais aussi de la poésie. Touche-à-tout, en plus d'écrire pour les jeunes et les moins jeunes, il est aussi musicien et professeur au Cégep de Trois-Rivières.

On entre dans le recueil *À l'intention des ombres* comme dans une fête foraine. La plupart des personnages que l'auteur met en scène dans les vingt-quatre nouvelles de



l'œuvre sont des paumés ou des marginaux qu'on serait susceptible de rencontrer au cirque. Les nouvelles « Nocturne » (prix *Solaris* 1998) et « Les amis du crime », entre autres, illustrent bien l'imaginaire tordu de l'auteur, dont les thèmes sont souvent subversifs et dont la trame narrative donne souvent l'impression de relever des *hasards objectifs* chers aux surréalistes. (Il est d'ailleurs surprenant que le titre de l'ouvrage ne soit pas plus onirique, l'auteur nous ayant habitué à des images surréalistes en guise de titres, presque à la manière de « cadavres exquis » – *Promenade nocturne sur un chemin renversé* (2002), *Au rendez-vous des courtisans glacés* (2004), *L'île des cigognes fanées* (2004), *Comme un goût d'aurore sur une idée fixe* (à paraître).

La plupart des nouvelles du recueil relèvent du fantastique, mais certaines n'y souscrivent pas : « Louve par la nuit », entre autres, est un tableau onirique, plus poétique que narratif. Quand elles s'inscrivent dans le registre fantastique, les nouvelles font parfois intervenir des archétypes gothiques (« Nocturne », « Possession sur commande », « La fiancée des flammes ») ; parfois elles présentent des situations insolites qui se situent à la frontière du réel et du surnaturel (« Elvis et moi », « Photo de famille au noir », « Ceci n'est pas une crise cardiaque ») ; d'autres fois encore l'histoire se déroule dans des milieux franchement glauques (« Les amis du crime », « Le roi des os », « Les dévotieux de Midi »).

La grande force de Durand, c'est sans conteste la puissance (et l'étrangeté...) de son imaginaire, plus que son style, qui est somme toute inégal. Nombre de fois le lecteur s'étonnera de voir apparaître des objets issus de juxtapositions linguistiques surprenantes : le personnage de « Louve par la nuit » porte une *robe-croix* (p. 145) ; dans « Le roi des os », le garçon dort sous un *drap d'os* (p. 80) ; dans « Nocturne », Tania revêt un *veston d'eau* (p. 11).

Voilà un recueil inégal, peut-être, mais qui comporte de belles trouvailles. Humour noir, fantastique et onirisme sont au rendez-vous pour qui souhaite *courtiser* l'imaginaire inquiétant de Frédérick Durand et demeurer *glacé d'effroi*... ou d'admiration devant une imagination aussi fertile que débridée.

STEVE LAFLAMME

ANNIE PROULX
Nouvelles histoires du Wyoming
Éditions Grasset, Paris
2006, 311 pages

Annie Proulx est née en 1935 d'une mère anglaise et d'un père franco-canadien. Elle a vécu dans le Vermont pendant trente ans ; elle habite maintenant à Arvada, dans le Wyoming.

Après avoir lu ses *Nouvelles histoires du Wyoming*, on comprend que l'écrivaine ait récolté des prix prestigieux et que ses romans et nouvelles aient été traduits en plusieurs langues. Selon le magazine *Lire*, les *Nouvelles histoires* est le meilleur recueil de nouvelles paru en 2007.

Proulx est une conteuse hors pair, l'auteure d'une œuvre forte, qui laisse une empreinte profonde. Son Wyoming n'a rien d'idyllique. Oubliez les enchantements du parc Yellowstone ! L'écart est énorme entre les images d'Épinal qu'on trouve dans les défilés urbains ou les rodéos et la dure réalité des ranchs isolés et des caravanes pouilleuses. Le mythe de l'Ouest américain s'en trouve sérieusement ébranlé. La terre est aride, désertique, poussiéreuse, le climat est impitoyable, tourmenté par le vent, le paysage semble peser comme une fatalité sur les personnages : « C'était là le véritable Wyoming, se dit Buddy : un pays rempli d'une population fluctuante de pauvres durs à la tâche, coriaces et instables, prêts à partir là où fleurissaient les dollars ».

Le pays est implacable pour les couples, les familles. Certains y trouvent un paradis, la plupart un enfer : « Tout semblait toujours finir dans le sang ». Dans ces conditions, la transmission d'un patrimoine, de l'attachement à la terre se fait difficilement d'une génération à l'autre. Une impression générale se dégage d'un déclin irrémédiable, d'un paradis perdu : « Mitchell savait qu'il assistait à la fin d'un monde et d'une époque ».

Proulx possède un prodigieux talent pour planter un décor, camper des personnages, développer des situations. Les descriptions sont évocatrices, minutieuses sans être pesantes, et les images, souvent saisissantes : « Il se laissa envahir par le silence de son enfance, dormit comme une pierre au fond d'un lac ».

L'auteure de *Brokeback Mountain* aborde la nouvelle d'une manière traditionnelle. Visiblement les recherches formelles ne l'intéressent pas, encore qu'elle ne dédaigne pas un clin d'œil littéraire à l'occasion : c'est ainsi qu'on apprend qu'un certain Umberto Eco vivrait « au Nevada dans une maison de retraite pour vieux cow-boys... ».

Les protagonistes sont souvent des paumés, des souïards, des frustes : « Si l'on offrait un livre à Deb Sipple, se disait Amanda, il mâchonnerait probablement la couverture ». Certains portraits sont remarquables : « Il y aurait eu de quoi faire deux visages avec le sien : un grand front, un long menton, des pommettes larges avec des joues charnues qui faisaient penser à des appuie-tête, et un nez comme un soc de charrue ». Les personnages sont fouillés, la nouvelliste ne se satisfaisant pas de silhouettes. Elle n'est pas avare de détails sur leurs antécédents, leurs motivations. Mais quelle présence ils acquièrent au fil des pages, quelle intensité il y a dans la narration !

Annie Proulx propose un recueil de nouvelles passionnant qui nous tient en haleine tout au long du recueil. Du grand art. Plaisir et dépaysement garantis.

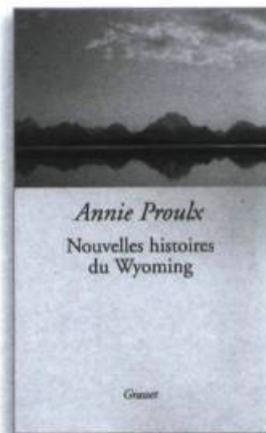
ANDRÉ BERTHIAUME

LAURENT THEILLET
Il paraît qu'il fait froid

Éditions Vents d'Ouest, Gatineau
2007, 137 pages
(coll. « Rafales »)

Dix nouvelles, dix histoires bouleversantes, dix mondes absurdes et mornes, dix fins qui portent à réfléchir sur le genre humain. Un homme qui ne ressent jamais le froid, un enfant drôlement imprévisible, un autre qui se sacrifie à l'âge de sept ans, des âmes en perdition se succèdent pour mieux dresser un portrait pessimiste d'une ère moderne atteinte d'un profond mal-être. Laurent Theillet, avec son premier ouvrage, *Il paraît qu'il fait froid*, parvient à rejoindre le lecteur par sa sensibilité littéraire, par sa vision réaliste de l'univers dégradé autour duquel ses personnages gravitent.

Après la lecture d'une histoire, ce dernier ne peut faire autrement que de déposer le livre afin de s'arrêter un moment et de laisser son esprit vagabonder et songer aux affres de la vie, aux forces incontrôlables de la nature



racontées d'une façon si détachée, si froide. Étrangement, le lecteur n'acrocche pas aux toutes premières lignes, l'écriture courte et saccadée de l'auteur pouvant déranger aux premiers abords. Mais seulement quelques pages plus loin, on en vient à apprécier cette particularité formelle qui va absolument de pair avec les personnages eux-mêmes, individus aliénés, disloqués, détachés, sombres, tristes. Ces inadaptés confus aimeraient bien comprendre le sens de leur existence, mais ils sont tellement embourbés dans leur quotidien, un cercle vicieux de non-sens, qu'ils ne peuvent parvenir qu'à survivre, qu'à mettre de côté toutes leurs profondes interrogations.

Theillet, un peu à la manière de Raymond Carver, un écrivain américain, dépeint d'une main de maître l'absurdité ainsi que le découragement qui ont envahi la société contemporaine, pour ensuite la transformer en un lieu maudit où rien ne va plus. Il s'agit d'un puissant reflet de la nature humaine qui met en éveil un éventail d'émotions et va toucher directement le lecteur par les vérités qui émanent de l'œuvre. *Il paraît qu'il fait froid* se veut la représentation d'un monde abyssal qui tente désespérément de refaire surface et où les leurs d'espoir vacillantes évoquent un désir de vivre absurde mais puissant.

CASSANDRE SIOUJ

POÉSIE

JEAN-YVES COLLETTE

Parcours d'Anna

Le Noroît, Montréal

2007, 92 pages

Le dernier recueil de Jean-Yves Collette, qui revient à la littérature après une absence de vingt ans, poursuit le cycle d'Anna amorcé en 2006 avec le récit *Anna & lui* (Québec Amérique), « une délirante histoire d'amour, une affaire à faire dresser les cheveux sur la tête des prudes et de tous ceux et celles qui affectent de mener une vie vertueuse, des jaloux et des possessifs, des bonimenteurs et des hypocrites, une énorme déclaration de sentiments qui sembleront violents, surtout à qui n'en a pas l'habitude » (quatrième de couverture). Difficile donc d'entrer dans cette poésie en mettant de côté ses attentes ; on sait d'emblée qu'elle célébrera l'amour, l'union des âmes et surtout des corps. « Cœur léger », la première des trois parties, engage immédiatement le lecteur dans cette voie, dans ce « territoire [des] odeurs » (p. 30) : « dans ta chair, je vois l'aurore ° tes gouttes capiteuses me désaltèrent ° les jets qui me viennent appartiennent à ta langue » (p. 18). Dans ce désordre des sens, les mots, les paroles, la voix arrivent seconds, comme si leur abstraction ne suffisait pas à rendre compte de l'intensité du rapport charnel ou de l'exploration du corps, sinon en en devenant la métaphore : « dans le monde en cet instant ° tes petites mamelles roses sans gêne je les mesure à la langue, me les dessine ° la porte s'ouvre, je suis volubile » (p. 26). Mais, pour le dire autrement, n'est-ce pas justement leur accorder une grande valeur que de fixer sans cesse par l'image leur force d'évocation ? On peut le croire, puisque partout le poète semble mesurer l'amour à l'aune du langage (« tu n'as plus besoin de tes lèvres pour me parler ° tes mots sont dans ma tête en cent fragments », p. 46 et 48), quand ce n'est pas à celle de l'écriture proprement dite (« j'écris dans tes cheveux en flammes ° et dans tes hanches mythiques ° mon corps affaibli par le chagrin ° pourrait perdre l'usage de la parole », p. 39).

Parce qu'il s'agit d'un *parcours* amoureux, cette relation passionnée et débridée n'évolue pas sans embûche. À la menace d'une

GARY VICTOR
*Treize nouvelles vaudou*Éditions Mémoire d'encrier, Montréal
2007, 160 pages

Au Québec, Gary Victor ne jouit pas encore de la notoriété d'un Dany Laferrière ; en revanche, il s'est depuis longtemps taillé une solide réputation dans son pays natal. Né en 1958 à Port-au-Prince, il serait présentement l'écrivain le plus lu d'Haïti. Quand il n'exerce pas le métier de journaliste, cet agronome de formation se consacre à la fiction. Romans, nouvelles, scénarios... : son abondante bibliographie témoigne de sa prolificité. Accumulant les prix littéraires, il publie aujourd'hui en Haïti, au Canada et en France.

A priori, l'aspect troublant du mot « vaudou » peut en intimider certains. Il serait pourtant dommage d'esquiver un rendez-vous avec un auteur qui sait si bien traduire l'esprit de son peuple. En ayant recours à la sorcellerie, ses personnages se précipitent sur l'occasion « providentielle » d'accéder à leurs désirs. Quant aux victimes de ces maléfices, le combat

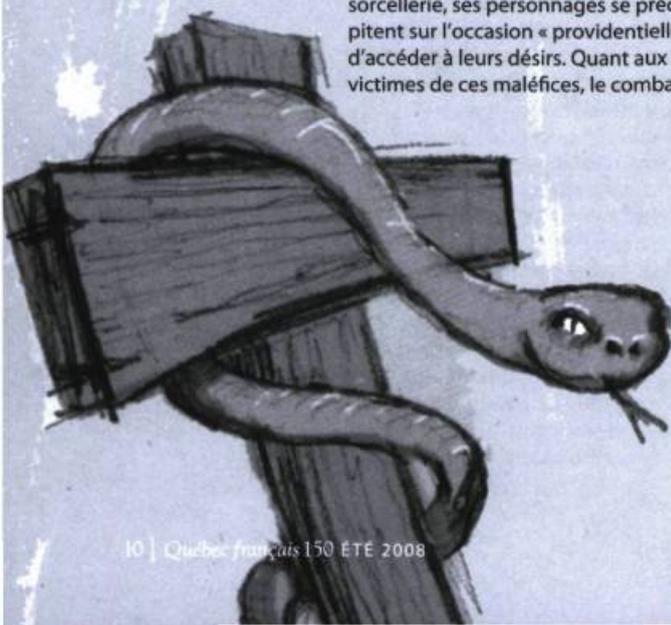
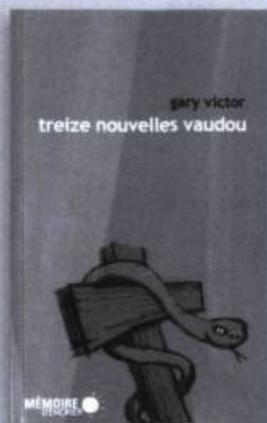
qu'elles soutiennent pour se libérer de l'envoûtement est à la mesure de ce qu'elles ont à défendre. En somme, « dans un pays où la folie est la norme » (p. 55), rien de plus rationnel. De plus, en cultivant un humour décalé, Victor réussit à tempérer le climat inquiétant, voire horrifiant, qui se dégage de ses nouvelles vaudou.

En quelques traits révélateurs, il dépeint des caractères pittoresques : un homme transformé « métaphoriquement » en mouton par sa belle-mère, des individus assoiffés de pouvoir et prêts à vendre leur âme pour l'exercer, un chasseur végétarien qui relève un étrange défi, une jeune fille frigide ensorcelée par une langue « enchantée »... Par la bande, il brosse un tableau subtil des mœurs de ses compatriotes, en s'interrogeant au passage sur les motivations réelles ou obscures des étrangers qui les côtoient.

Ces *Treize nouvelles vaudou* sont écrites dans une langue classique que soutient un style naturel au service d'une narration saisissante. Certains récits s'inspirent du conte populaire tandis que d'autres appartiennent plutôt au fantastique. Sagement, l'auteur se garde bien d'expliquer le « surnaturel ». Ainsi ce sont toujours les sceptiques qui sont confondus. Et... force est d'admettre que le « charme » opère.

Une préface de l'écrivain congolais Alain Mabanckou et un lexique succinct du culte vaudou enrichissent le recueil.

GINETTE BERNATCHEZ



séparation déjà présente dans la deuxième partie du recueil (« Cœur lourd ») s'ajoute, dans la troisième, celle d'un tiers, un chef de police, qui, pour des raisons imprécises, vient assombrir le bonheur du couple. Associé à la malveillance, à la médisance et à la calomnie, cet homme intervient dans la vie des amoureux d'une violente façon : « il est pathétique mais on voit bien qu'il déjante : ° il saigne des yeux des effacements ° il saigne du nez d'hypocrites rognures ° il saigne de la bouche les injures qui l'étouffent ° il saigne des oreilles les mots d'amour qui le tuent » (p. 70). Dans cette partie, l'écriture prend plus d'expansion et devient plus narrative, plus prosaïque hélas, comme s'il fallait rendre compte, même formellement, d'une cassure, de la triste tournure des événements qui provoquent à leur tour la colère du poète. On devine plus loin la disparition de la femme, suivie bientôt d'un renouement dans un espace et un temps peut-être imaginaires, peut-être réels, où les serments des amoureux semblent former leurs liens les plus forts : « un jour d'amour plus faste que les autres... ° tu me diras que tu te fais mienne °° voilà les plus grandes paroles d'amour ° que j'attendrai de toi °° je crois que tu les prononceras avec ferveur °° je te répondrai ° que je n'ai de vie que pour celle que j'aime ° et que te la donner est peu de chose ° et que tous les mots que j'ai pour toi ° qui tombent de ma bouche ° emplissent ton cœur » (p. 92-93).

Le style de Jean-Yves Collette se démarque par son côté concret qui plonge le lecteur directement au cœur des sensations ou de ce que certains appellent la vie. Il déçoit cependant par son manque de hauteur et de musicalité.

EMMANUEL BOUCHARD

ANDRÉ COUTURE

Les doux fantômes d'un grand regret. La vie et l'œuvre d'Antonio Desjardins (1894-1953)

Lettres plus / Société d'histoire de l'Outaouais, Gatineau
2008, 931 pages

Après des années de recherches et de retouches, André Couture publie l'œuvre complète d'Antonio Desjardins, renouant par le fait même avec une tradi-

tion éteinte depuis la fin des années 1970, celle des ouvrages consacrés à « la vie et l'œuvre » d'un écrivain méconnu parmi ceux que Gilles Marcotte nommait, affectueusement, les « vieux tousseux » de la littérature québécoise. On se souvient que Suzanne Lafrenière, pour ne nommer que celle-là, avait réuni et présenté les poèmes d'un parent éloigné d'Antonio, Henry Desjardins, un contemporain des premiers poètes de l'École littéraire de Montréal. L'ouvrage était paru aux définites éditions Asticou, situées en Outaouais, dont André Couture est d'ailleurs le fondateur. Au départ, c'est à cette enseigne que les poèmes d'Antonio Desjardins auraient dû paraître, mais la découverte d'un manuscrit inédit devait changer les choses : on prétendait que Desjardins avait écrit, dans les années 1940, un immense poème-hommage intitulé « Walt Whitman ». Le bruit courait depuis longtemps que les neuf cahiers spiralés avaient été jetés aux ordures après que Séraphin Marion, un des premiers historiens de la littérature québécoise, eût remis un rapport désastreux entre les mains de la Guaranty Trust du Canada, qui ne savait que faire de l'encombrant monument que lui avait légué le frère aîné d'Antonio, Dauray Desjardins, après sa mort en 1963.

La présente édition comprend non seulement ce poème de 500 pages, sauvé *in extremis* et remis, en 1977, aux Archives nationales du Québec en Outaouais, mais également l'édition originale de *Crépuscules* (1924) et quelques poèmes inédits que Desjardins comptait joindre à une version remaniée de son unique recueil, en plus des nombreuses variantes indiquées en notes en bas de page. Outre les 200 pages d'introduction qui abondent en détails sur la vie littéraire de l'Outaouais jusqu'au milieu du siècle, on peut lire en annexe le mystérieux rapport de Séraphin Marion et, en guise de préface, l'article d'André Gaulin publié dans le second tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

On ne s'étonnera guère, comme ce fut le cas pour Guy Delahaye au moment où Robert Lahaie publia ses poésies complètes, que l'œuvre de Desjardins soit tenue par son éditeur pour l'une des grandes oubliées de l'histoire de la poésie québécoise, dont elle représenterait l'un des moments forts de son accession à la modernité. Il est vrai que les vers de

Crépuscules sont sans ponctuation, parfois sans rimes, que certains sont troués et disposés un peu à la volée sur la page ; mentionnons aussi que « Walt Whitman » est un poème qui doit se lire en zigzag, et de bas en haut. Voilà des signes indéniables qui montrent que cette œuvre rompt avec la tradition, et Couture n'hésite pas à rappeler que les « Gahé-houlong », « Dong Hey Ding » et « Ha Ho Hi », que Desjardins aime insérer dans ses poèmes soit pour en faire des chansonnettes, soit pour leur insuffler une dimension épique, annoncent le langage exploré de Claude Gauvreau. On oublie de mentionner que « Walt Whitman » comprend également de nombreux alexandrins rimés qui, à mon oreille, évoquent certains passages de *Corps de gloire* de Juan García (n'oublions pas de les lire à l'envers) : « De ces pages mirant cette nuit d'or mystique ° Comme une lente fleur il monte entre les lignes ° Que drape l'orgueil froid d'un long nu magnétique ° Mon corps de bel archange au blanc regard de sphinx ». Gustave Lanctôt avait raison de dire que Desjardins offrait l'un des rares exemples d'une poésie symboliste au Québec. Ses poèmes déconcertent par leur légèreté, leur douceur parfois lancinante, alors qu'ils prétendent au mysticisme le plus visionnaire : « Hia ° Hia ° Quel est ce chant ° C'est le métro bleu du temps ° Et qui va qui va ° Courant courant ° Le long des branches ° Des espoirs grands ».

Mais là réside aussi leur difficulté essentielle : on les sent toujours hésiter entre deux manières, entre deux modes d'énonciation qu'ils ne sont pas en mesure de réunir, malgré l'ampleur de leur sensibilité. Rien n'est plus exaltant que de feuilleter ce « Walt Whitman » sorti de nulle part, de laisser courir ses yeux sur la disposition en spirale de la syntaxe et toutes ces onomatopées saugrenues. Et que dire d'un passage comme celui-ci, un parmi d'autres malheureusement, aussi maniéré et sirupeux à l'envers qu'à l'endroit : « D'une mélancolie ° En brises de bleus bonds ° S'effeuillent de la nuit ° Quand ces roses rayons ». Mais que cette rhétorique de la contemplation inspirée, plus ou moins dérivée de la poésie de Paul Verlaine, ne nous empêche pas d'apprécier la témérité du projet de Desjardins : un immense poème panthéiste à nul autre pareil au Québec, rassemblant l'infini des



manifestations terrestres dans un chant digne des *Feuilles d'herbe*. Pour ma part, je ne suis pas près d'oublier ces pages où Desjardins évoque sa visite au tombeau de Whitman : « Ce grand plein jour fleuri ° Parmi des arbres ° Parmi des arbres ° Sur un tombeau près de Camden ».

Je doute que des générations de lecteurs se pencheront sur « Walt Whitman » pour en percer les secrets ; cela ne veut pas dire qu'il ne s'agit pas d'un monument qui vaut au moins d'être touché en passant, comme un arbre fabuleux.

VINCENT CHARLES LAMBERT

CATHERINE FORTIN

Le silence est une voie navigable

Éditions du Noroît, Montréal

2007, 74 pages

Depuis 1994, Catherine Fortin publie au Noroît une œuvre rare et cohérente, manifestement habitée par le fleuve de son « pays » natal, Saint-Jean-Port-Joli : *Ainsi chavirent les banquises*, *Le désarroi des rives* (2000) et *Le silence est une voie navigable* (2007). Trois thèmes majeurs traversent ce dernier recueil ; chacun domine une section. La première, « Les semblants bleus de la nuit », constate surtout l'évanescence du monde : les sons se dissolvent, la force du matin s'amenuise, les images s'évanouissent, les dire les plus intimes (belle définition de la poésie) disparaissent. Tout est éphémère, incertain, reflet, point de fuite, mais aussi seuil, notamment de tous les possibles (autre belle définition de la poésie), portail, fenêtre, frontière, entre-deux, zone de transition, car, « au plus près de l'invisible ° nous ne sommes jamais loin ° du bord de quelque chose » (p. 23). Les derniers vers annoncent la traversée de la section suivante : « je n'ai plus de yeux maintenant ° ils sont rivés au bord du paysage ° attendant une marée ou un abîme » (p. 25).

La poète s'engage alors à l'aveugle dans la traversée du « Territoire de l'obscur », sans « autre destination que le désir d'avancer » (p. 29), malgré la peur. Elle avance, alchimiste, elle écrit au noir, elle « creuse la parole jusqu'au silence » (p. 31). Il y a Jacques Brault mais aussi Orphée (l'abîme, l'errance des âmes mortes, la clameur des sirènes) dans cette quête où se côtoient le silence, la solitude, la nuit et la mort. À mi-chemin de la section, le seuil, frontière

physique, se transforme en deuil, frontière psychologique. Deuil des illusions ou des prétentions ? Mort à soi-même ? La section se termine sur une note sereine : « Désormais nous n'irons plus chercher la plénitude aux confins du monde. Mais dans l'intimité des choses et du regard. Dans la douceur que suppose le simple fait d'être vivants » (p. 52).

La troisième section approfondit le thème du salut par les mots, les mots des autres – ces « Chemins d'occasion » signalés par l'italique –, les mythes, la littérature. Nous naissons dans la langue, qui a déjà son histoire, nous avançons dans le « train noir » des mots, nous sommes écrits autant que nous écrivons, nous cherchons à tâtons « le continent du langage ». Le recueil s'achève ainsi, magnifiquement : « Peut-être trouverons-nous le pouvoir de dire ° dans le vide autant que dans le reflet ° [...] afin que la représentation de la nuit ° efface la nuit » (p. 73). Comme humanité, que pouvons-nous faire de mieux que de chasser les ténèbres avec un peu de beauté, celle des mots et du silence ?

La poésie favorise parfois le « surgissement du grand réel » (René Char). Un matin, je lis ces vers de Catherine Fortin : « On se surprend à penser au dernier regard d'un animal [...] ». Qu'advient-il du bruit des petites âmes quand elles touchent le bout du paysage ? » (p. 40). Une heure plus tard, je vois un écureuil se jeter sous les roues d'un taxi. J'aurai été le témoin troublé du dernier regard de la petite âme. La réalité venait de rencontrer la littérature la plus noble, celle qui témoigne pour les sans-voix, qui prend en charge ce qui ne passe pas dans le bavardage universel, qui considère que le « silence est une voie navigable ».

YVES LAROCHE

GABRIEL LANDRY

L'œil au calendrier

Québec Amérique, Montréal

2007, 234 pages

Fin connaisseur de poésie universelle et versé en versification comme pas un de sa génération, le critique Gabriel Landry (né en 1964), qui en a contre le « fouillage d'intériorité », apparemment propre à la poésie du Noroît, vient de se commettre comme poète, en publiant un premier recueil chez Québec Amérique : *L'œil au calen-*

drier. Dans ce livre longuement mûri, très concerté, Landry se moque de son formalisme et de son « calculisme » : « ta maîtresse la métrique, ° à laquelle, assurément, ° tu sacrifias beaucoup » (p. 62) ; « Toi, tu cases l'aventure ° dans ta boîte numérique » (p. 211). Il y a de l'ouïlisme chez ce lecteur de Perec, dans sa façon de jouer avec les contraintes et les chiffres (des sections de son recueil portent comme titre les chiffres de son numéro de téléphone), dans sa façon d'inventorier et de compter, notamment les stances, et d'user de la répétition. Par exemple, le même épigraphe de Boileau – « Les stances avec grâce apprennent à tomber » – revient périodiquement, tout comme certains vers et motifs, dont celui du « ciel clair et vaste ». On ne s'étonnera donc pas que Landry définisse le poème comme « Les noces ° de la surprise et de la répétition » (p. 205).

Les poèmes de *L'œil au calendrier* sont ceux d'un promeneur montréalais, dont le « pas désormais marque presque un arrêt » (p. 9), sensible aux états de la lumière, du ciel, « ce tableau jamais arrêté » (p. 29), attentif aux saisons qui se succèdent, aux jours et aux mois qui passent, au quotidien, au monde, ce grand livre. Par la recherche du mot juste et l'agencement des phonèmes, Landry tente de conjurer le fuyant et l'arbitraire, l'ennui et la grisaille. Dans ses tableaux montréalais, qui (re)tracent le fil de ses promenades, notamment rue Ontario, de ses observations, de ses pensées, de ses souvenirs, il célèbre la convergence des motifs, « ce bouquet de riens qui [lui] est tout » (p. 33), la correspondance de la langue avec le réel (« tout est mêlé dans la fin de l'automne, ° dans sa syntaxe malcommode », p. 112), la correspondance de la littérature avec le réel (« Pareil à l'écureuil de *La folle complainte* », p. 17), et celle du monde extérieur avec, eh oui, son intériorité : « Une monotonie a repris le dessus, ° qu'on dirait de concert avec ces nuages » (p. 212). Peintre de la vie moderne – comme Baudelaire en son temps –, Landry écrit sur le motif, volontiers pauvre et banal (« tu ne trouves rien de mieux que cet assemblage indigent », p. 36), mais cependant précieux. Il revisite et interroge avec bonheur les lieux communs, les clichés, les fétiches, il pèse à travers l'exercice de la langue « ce que c'est que vivre » (p. 80).



La poésie de Landry, picturale comme celle de Robert Melançon, est truffée de références plus ou moins explicites, souvent amusées, à travers lesquelles il donne à entendre sa propre voix. *L'œil au calendrier* est un recueil érudit, généreux (196 poèmes), foisonnant (il mêle allègrement les motifs et les registres), jamais lourd ou hermétique, au contraire. Cependant, il s'avère un tantinet inégal. Certains procédés, notamment les inventaires et les jeux de mots, tombent parfois à plat. Paradoxalement, ce ne sont pas les passages ludiques ou humoristiques qui mettent la joie au cœur du lecteur mais les passages où le poète dit vraiment quelque chose, laisse libre cours à sa nostalgie ou à sa mélancolie. Dans ces moments de grâce, il atteint son but : ses mots viennent « ajouter la resserre où se tient le cœur » (p. 207), le poème devient vraiment le « lieu de passage contre l'impasse » (p. 169) de l'infinie solitude de chacun.

YVES LAROCHE

RÉCIT

CLAIRE MARTIN

Le feu purificateur

L'instant même, Québec
2008, 129 pages

Après un silence de plusieurs années, Claire Martin est revenue à l'écriture et a publié coup sur coup depuis 1999 six livres, tous à l'instant même : d'abord un recueil de nouvelles, *Toute la vie*, puis quatre romans, enfin un essai (*À tout propos*, 2006), qui se voulait davantage un recueil de pensées et de maximes. Voilà qu'elle récidive, à 94 ans, avec un nouveau recueil, *Le feu purificateur*. Il s'agit ici de trois récits qui l'amènent à remonter dans ses souvenirs, aussi loin que l'enfance, dont elle a nous a déjà parlé dans *Avec ou sans amour*, son premier recueil (1959), avec lequel elle a remporté le prix du Cercle du livre de France, et, *Dans un gant de fer*, ses mémoires parues en deux tomes dans lesquels, les plus vieux s'en souviendront, elle réglait ses comptes avec son père.

Ce père est encore présent dans le récit éponyme. Plusieurs années après l'incendie de la maison paternelle, la narratrice revient sur les lieux, non pas « pour récolter quelque chose, mais pour remuer des souvenirs, voir s'il m'en manque » (p. 8),

écrit-elle. Elle découvre d'abord un vieux couteau au manche d'ivoire, puis la boule de l'escalier, qu'elle appelle « boule d'amortissement », que les flammes ont à peine effleurée et à laquelle sont rattachés de tragi-ques souvenirs de la présence du père, puisqu'elle y cherche encore, malgré l'incendie et le temps passé, des taches de sang séché (p. 13). D'autres souvenirs lui remontent en mémoire, qu'elle entend raconter à un jeune journaliste, qui lui a sollicité une rencontre pour parler de la maison paternelle, la première qui fut construite en 1903, dans cette sorte de désert, loin des autres habitations. Elle évoque alors la disparition d'une vieille dame, dont on a retrouvé les ossements dans un fossé, plusieurs années plus tard. Mais elle refuse finalement d'aller plus loin, laissant le journaliste sur son appétit. Elle est désormais libérée, purifiée.

Comme le premier, les deux autres récits ne manquent pas d'originalité. Dans « Éloge de la marche », la narratrice évoque la découverte, par hasard, d'une enveloppe à l'adresse délavée contenant une lettre d'un neveu adressée à une tante Maria, morte récemment, où sont enfouis aussi deux faux billets de 100 \$, datant de la Dernière Guerre, qu'elle trouve dans sa rue, la rue du Marché, où elle a passé son enfance. Autour d'elle, on évoque alors qu'en temps de la guerre on parvenait à déstabiliser le pays en l'inondant de fausse monnaie (p. 61), ce qui ne manque pas de provoquer l'inquiétude des commerçants de la rue et du quartier. Dans le dernier récit, « Sacrée Pauline », il est question d'une cousine de la narratrice, disparue depuis quelques années en Amérique du Sud et qui revient au pays enceinte, avec une fillette, mais sans compagnon, ce qui fait « jaser ». Elle meurt en couches, peu après son retour au pays, sans dévoiler les raisons de sa fuite.

La doyenne des lettres québécoises sait structurer un texte et susciter l'intérêt. Si l'écriture n'a plus pour elle aucun secret, elle sait manier l'ironie, en intervenant directement dans ses récits pour y livrer des réflexions de son cru. À preuve cette phrase : « (Il y a du mérite à trouver ce vêtement dans un magasin, déjà on le trouve bien rarement dans un dictionnaire, j'avoue que je suis assez contente de cette parenthèse). Après tout cela, l'habit

fait le moine, pas moins » (p. 77) ; ou encore la chute du premier récit, qui se veut aussi un pied de nez au lecteur : « — Et le secret promis » (p. 49) de lui demander le journaliste. « — J'ai changé d'idée, c'est un secret trop secret » (p. 49), de lui laisser savoir la narratrice, qui met ainsi un terme à son récit

AURÉLIEN BOVIN

ROMAN

JEAN-PIERRE APRIL

Mon père a tué la Terre

XYZ éditeur, Montréal

2008, 168 pages

coll. « Romanichels »

Jusqu'à ce qu'il signe *Les ensauvagés* (XYZ, 2006), une histoire âcre et douloureuse ayant pour cadre le Bas-du-Fleuve, Jean-Pierre April s'est surtout intéressé aux récits de science-fiction. Entre 1980 et 1995, il a publié sept livres nés de sa passion pour la cybernétique. Bien que son dernier roman se dissocie du genre, il en porte la griffe. En combinant roman et nouvelles, *Mon père a tué la Terre* est un ouvrage atypique dont la construction astucieuse amalgame avec bonheur fiction, autofiction et science-fiction.

L'auteur chausse les lunettes de son jeune fils afin de fixer sous un angle différent une étape déchirante de sa vie. Jimi April est un petit garçon dégourdi et attachant qui condamne la violence. Sauf celle de ses jeux vidéo. « Parce que là on peut liquider des tas de monde sans que ça fasse de vrais morts » (p. 20-21). Lorsqu'à la télé les tours du *Oueville Tréde Cenneteure* s'écroulent et que, sous son toit, ses parents ne parviennent plus à accorder leurs violons, Jimi doit bien admettre que les grands s'adonnent à des jeux belliqueux qui tirent autrement à conséquence. En cherchant à en formuler les règles, il se rapprochera de son père, un écrivain d'anticipation trop souvent déconnecté de la « Terre »...

La voix facétieuse et impartiale de Jimi nuance le récit. En faisant dix versions et dix tractions, ses remarques malicieuses et ses formules bien trouvées repoussent tout odeur de représailles. Le désarroi des protagonistes se terre entre deux bons mots d'enfant, s'incline graduellement vers la fatalité. La distanciation de l'écrivain demeure possible grâce à la « finesse » de son fils.



Mais April fait également preuve d'une adresse toute réfléchie en permettant au lecteur lambda – vous savez... moi... la science-fiction... – de s'initier au genre par le biais de Jimi. Quand ce dernier déclare : « [...] mon père écrit des histoires capotées que personne lit mais que tout le monde sait que c'est capoté » (p. 20), il ne fait qu'énoncer un préjugé répandu chez nombre de lecteurs. Ce père, en auteur futé, décide de s'y attaquer en autorisant son fils à lire ses histoires « pas possibles », tout en provoquant une discussion subtilement « dirigée » sur l'interprétation que l'on peut donner à ces récits. Le procédé permet à April de nous offrir les versions retouchées de quatre nouvelles de S.-F. déjà parues en périodique. Quoi ? Sous le couvert de l'humour et de la tendresse, l'auteur nous a refilé des récits d'anticipation ? De toute évidence. Et l'expérience démontre qu'il est possible de côtoyer le genre tout en niant l'existence des extraterrestres. On peut même y prendre grand plaisir...

GINETTE BERNATCHEZ

JEAN CHARLEBOIS

Elle-Aime
Les Heures bleues /
La Passe du vent

Montréal / Villeurbanne (France)
2008, 222 pages

Jean Charlebois, qui s'est initié, il y a dix ans, à la veine du lyrisme romanesque en commettant *L'oiselière*, réactive ce filon avec son dernier récit, *Elle-Aime*. Présenté comme un roman-puzzle, le texte suit les tergiversations poétiques de son personnage central, Louis-Marie – dont la transcription des initiales donne à l'œuvre son titre. Protagoniste et narrateur de sa propre intériorité, Louis-Marie, la jeune soixantaine, est un apprenti vieillard qui dresse un bilan de sa vie, sentimentale surtout, alors qu'il sent peser sur lui le poids de sa mort prochaine. En proie à la mélancolie envahissante – celle qui lui infuse la « peur d'avoir peur de mourir en mourant » –, il se laisse dériver à l'idée amère de ne plus pouvoir goûter les joies de la vie avec assez d'acuité. Cette introspection, souvent lourde, est augmentée d'épisodes divers, non pas toujours plus légers, mais qui, quand ils ne grattent pas davantage la plaie, changent un peu le mal de place. Entre une recette de sauce à spaghetti du terroir québé-

cois et les lamentations d'une enfance malheureuse en un couvent-prison, les épisodes d'un quotidien banal et accablant – comme une course en taxi sous les « hivers pluvieux [de] Monrial » – s'entremêlent aux assauts des ultimes tentations charnelles de l'homme prêt à expirer. À ces extraits hétéroclites, Louis-Marie, qui présente plus souvent les signes d'un délire psychotique que ceux d'une véritable lucidité, ajoute des scènes surréelles qui passent de la rencontre privée avec un économiste coupable de vendre les faux espoirs de sa mondialisation à visage humain, aux entre-tiens, dans une Baie-Saint-Paul aux allures de fin du monde, avec un goéland ingénu, double du Petit Prince. Le tout est encadré par des réflexions tantôt profondes, tantôt communes et évidentes sur la création littéraire et l'onirisme.

Cela dit, le roman, qui voulait « incarner [...] une forme plus humanoïde qu'un exercice de style », ne dépasse que rarement cet état. Malgré les nombreuses ébauches et les brèches d'épisodes qui pourraient annoncer une ligne directrice, rien ne se déclenche véritablement et le récit est plutôt une accumulation de brins d'existence avortés, de pensées interrompues et de rêves perturbés. En ceci par contre, Charlebois réussit tout de même quelque peu son pari puisque l'équilibre mental fragmenté de Louis-Marie, qui ne fait plus la différence entre ses rêves éveillés et les cauchemars de son subconscient, est exactement reflété par le désordre de ce casse-tête. Heureusement, pour désamorcer la lourdeur de cette quête existentielle un peu tardive du personnage en phase terminale, une touche d'humour – apparentée au cynisme – égaie un peu l'ensemble. Parmi ces stratégies de dédramatisation, les jeux de mots l'emportent. Tantôt légers et amusants – « pourvu que ça fesse de la crotte d'écoute » –, tantôt l'expression d'une sensibilité plus touchante – les « larmes de destruction passive » –, ils participent aussi, à d'autres moments, d'une fausse naïveté parenten avec les adages comiques de Sylvie Laliberté : « À quatre-vingt-dix ans, c'est aussi normal d'être vieux, vous savez ». Enfin, des mots d'esprit réellement plus pénétrants et abordés tout en nuance – « parce que les yeux parlent plus vite que leur ombre, on n'en finit jamais de disperser nos secrets aux

quatre vents » – se perdent sous le rendu décousu de la divagation.

En un mot, ces trouvailles poétiques, puisqu'elles sont souvent succulentes, auraient peut-être été plus à leur avantage dans un simple recueil d'aphorismes qui aurait été plus efficace à rendre leur essence et qui aurait moins souffert de devoir justifier leur cohérence.

CAROLE-ANNE TANGUAY

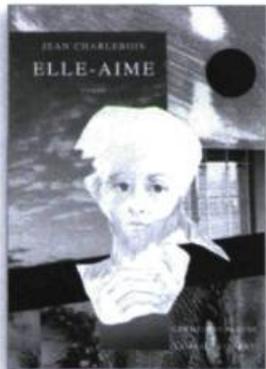
LYSE CHARUEST

Marcher sur l'eau

L'Instant même, Québec
2007, 193 pages

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Lyse Charuest fait, avec la parution de son premier roman, *Marcher sur l'eau*, une entrée remarquable en littérature. Son roman se présente en quatre parties qui permettent au lecteur de lire, comme dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert, les points de vue d'autant de personnages à propos d'événements, les mêmes, qui se sont déroulés en grande partie entre 1870 et 1872 à Grande-Anse, quelque part sur le bord du fleuve, dans le Bas-Saint-Laurent. Ces événements sont d'abord soigneusement et bellement consignés dans le journal intime de Marie-Berthe, une mère de famille, épouse du dernier seigneur de Saint-Roch-des-Aulnaies, dans la correspondance (restée dans les tiroirs) de son époux Joseph Bélanger qui l'a trompée, dans les cahiers d'une ex-employée, Joséphine Bourgault, institutrice au manoir, témoin d'un drame, le soir de la fête des moissons, et le long monologue de sa sœur Clara, couturière de la seigneuresse et employée modèle, ainsi que la jeune épouse la décrit dans son journal. Quatre narrateurs au style différent, voilà un tour de force, et un narrateur omniscient qui relie l'ensemble, grâce à la présence du peintre Gabriel. Ce dernier, fils cadet du seigneur, revenu d'un exil de plus trente ans en Chine, à l'automne 1938, où il est allé parfaire son art, apprend alors le secret de sa naissance illégitime. Quelques hommes donc, mais aussi des femmes qui tenteront de se faire valoir et de prendre la parole et de se dire dans ce monde d'hommes, des femmes prisonnières d'une société patriarcale et qui vont tenter de se libérer.

Si on ne peut parler d'une œuvre féministe, *Marcher sur l'eau* épouse



la cause des femmes, en particulier de Marie-Berthe, l'épouse délaissée et trompée. Le « peintre errant » est accueilli au pays par une petite-nièce Rachel, qui joue un rôle de soutien important dans le roman et qui travaille à la libération de la femme, sans que cela soit dit expressément. Réfugié, en compagnie de Rachel, dans la maison de sa sœur aînée qu'il ne reverra pas vivante, Gabriel découvre tout à fait par hasard le journal de Marie-Berthe, bien caché derrière un tableau, qui s'est décroché d'un mur avant de s'abîmer sur le plancher. Il met aussi la main sur la correspondance secrète que son père a entretenue avec quelques femmes, qu'il parvient à découvrir par le soin du seigneur à recourir à diverses couleurs d'encre pour identifier les destinataires. Gabriel entreprend donc une quête pour tenter de découvrir sa mère biologique, lui qui a été découvert dans un panier flottant sur le fleuve à sa naissance. Les cahiers de Clara et le long monologue de sa sœur l'aideront dans son projet.

Le roman est magnifiquement écrit et la romancière, pas soucieuse de vérité, sait varier les styles de chacun des narrateurs, sans jamais renoncer à la poésie. Voilà un roman de grande qualité qui nous permet de découvrir une auteure de talent qu'il faudra suivre avec attention. Vivement le prochain.

AURÉLIEN BOIVIN

PHILIPPE CLAUDEL

Le rapport de Brodeck

Éditions Stock, Paris

2007, 405 pages

Un village perdu dans les montagnes, peuplé de gens frustes, où les peurs, les trahisons et les meurtres font bon ménage avec l'alcool. Des êtres que l'on dirait sortis d'un tableau de Goya, souvent féroces, plus près des bêtes que des dieux. Ce petit monde est profondément troublé par l'arrivée soudaine d'un « survenant » dont on ne réussit pas à connaître le nom ni l'origine. Ce personnage grassouillet et rêveur, qui est apparu un beau jour avec un cheval et un âne, s'adonne à des activités étranges comme prendre des notes et dessiner dans un carnet qui ne le quitte pas. On l'appelle l'étranger, l'Alderer. Mais si les villageois parlent un dialecte germanophone, Philippe Claudel a visiblement

voulu éviter toute localisation précise pour élever sa fiction au niveau de la fable.

La venue de l'étranger est l'occasion de réveiller les vieux démons de la bêtise et de l'intolérance qui sévissent jusqu'au dénouement absurde et tragique. On peut difficilement imaginer portrait plus accablant du genre humain.

Parallèlement au destin du visiteur, Claudel relate l'histoire de Brodeck qui avait connu, peu de temps auparavant, l'horreur indicible d'un camp de la mort, ayant lui-même commis le crime d'être considéré comme un étranger. L'alternance de ces deux histoires ajoute au climat lourd et angoissant tout en multipliant les effets de miroir. Et c'est justement Brodeck qui, à son corps défendant, est chargé par les notables du village de rédiger un « rapport » sur le triste sort réservé à l'étranger : en réalité, on compte sur lui pour justifier l'innommable.

Heureusement il y a l'amour que Brodeck porte à sa femme et à sa fille, il y a les fantaisies de l'étranger pour alléger quelque peu l'atmosphère, atténuer les noirceurs. Et il y a le discours du narrateur, Brodeck lui-même, pour s'émerveiller des beautés d'une nature sauvage, ses descriptions contrastant avec les visions cauchemardesques du présent et du passé : « Il y a des heures sur terre où tout est d'une insupportable beauté, une beauté qui semble si étendue et douce uniquement pour souligner la laideur de notre condition ».

On sort de ce roman atterré par les effroyables dégâts causés par les préjugés qu'engendrent l'ignorance, la peur, le rejet de l'Autre. Les lecteurs des *Âmes grises* (2003) retrouveront dans *Le rapport de Brodeck* la même violence sourde décrite par une plume experte, riche d'images fortes.

Sur le thème si actuel de la différence, voilà donc un roman intense, terrible par moments, dérangent et nécessaire.

ANDRÉ BERTHIAUME

PIERRE GARIÉPY

Lomer Odyssee

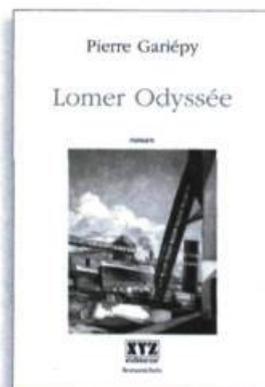
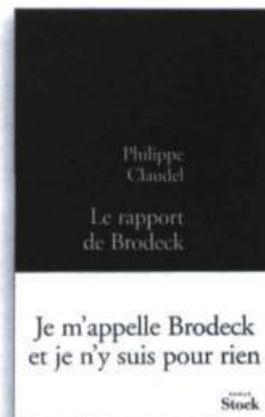
XYZ éditeur, Montréal

2008, 120 pages

Embarqué très jeune à bord du navire qu'il est bien décidé à ne plus quitter, Lomer est en quête de l'homme qu'il cherche à devenir.

Mais la perspective de son épopée, qu'il avait pensé s'inventer en cours de mer, est complètement chamboulée le jour où une femme, du port où elle est solidement ancrée, lui réclame son feu pour une cigarette. Prostituée typique des ports, ruine majestueuse, spongieuse, « plissée, barbue presque », sa Gueuse, vieille et édentée, le séduit par son rire enfumé et perçant pour l'attirer dans le pacte irrésistible de l'appartenance mutuelle. Il abandonne le confort et la sécurité de son vaisseau pour prendre son « navire assassiné » à elle, pour entrer dans l'univers périlleux de la vie de délinquance que dicte le port, univers souvent mortel où l'on s'assomme de poisson frit, de bière et bientôt d'opium.

Entre la putrescence des marins suintants et le pétrole dans lequel ils baignent, l'image du vulgaire est peinte sans retouche, comme éventrée clairement, d'un seul trait parfait. Trop pur pour ne pas être beau. Aussi le prétexte de la rencontre initiale tournant autour de la cigarette dont l'éclat de l'alumage « éclaire l'horizon » est-il entretenu tout au cours du récit où la crasse et la fumée servent d'enluminure à la passion amoureuse. La détérioration physique et la fertilité de l'appétit charnel cohabitent donc harmonieusement d'un bout à l'autre de l'œuvre. Ce roman qui sent la friture, le sexe et le sang – que peut-on espérer d'autre de ce livre – port où s'amarrent des amours d'une telle puissance ? – parvient à faire aimer cette décadence enchantée. Hommage à Baudelaire – l'esprit cynique de l'épave adorée qu'est cette Gueuse rappelle la force percussive de « Une charogne » ou « À une passante » – ou domicile naturel des amours crasseuses, la poétique que crée Gariépy laisse planer, dans un grand rire grinçant, une perpétuelle attaque contre la bienséance à laquelle les amants n'ont rien à envier. Si la fameuse « Amsterdam » de Brel a aussi tendance à y trouver une illustration flagrante et touffue à la fois, Gariépy a l'inventivité d'ajouter à l'esprit marin une dimension infiniment humaine qu'anime la force de la communion amoureuse. Cet hymne à la beauté grotesque ne tombe étonnamment jamais dans la caricature et le parti pris de l'auteur pour l'exaltation de la pureté et de l'ivresse du sentiment rend admirables les amours moribondes qui



surpassent dignement la décrépitude qui les guette. Par ce clin d'œil à ses ancêtres marins, Pierre Gariépy signe un ouvrage aussi intemporel que mythique dans lequel les figures qu'il crée ont un cœur à l'épreuve de la saoullure des ports qu'ils fréquentent. Parce que leur humanité béante, c'est celle « de ceux qui ont vécu, de tous ceux qui se foutent de leur propre gueule parce que c'est leur âme qu'ils offrent, et rien d'autre ».

CAROLE-ANNE TANGUAY

ROBERT MALTAIS

Hurler

Québec Amérique, Montréal

2007, 432 pages

Printemps 1980. Stanislas Jutras, jeune bourgeois de la banlieue confortable de Montréal, à l'aube de ses 17 ans, quitte le nid familial. C'est qu'il doit absolument prendre sa vie en mains. Musicien fougueux et acharné, il se retrouve propulsé dans le monde du spectacle dont la scène,

tribune parfaite de sa force de caractère, est bien propre à faire résonner l'optimisme et la soif d'absolu que scandent ses chansons. Accueilli en dieu par le public, qui voit en lui l'antidote idéal au creux idéologique du Québec à sa sortie du référendum, Stan nage en pleine gloire. Prenant conscience de sa puissance, il se laisse volontiers guider par l'énergie créatrice de ses instincts sexuels, alcooliques et bientôt tentés par les excès de l'ambition. Mais ce feu d'artifice s'épuise soudainement et son extinction relègue le jeune homme en un monde où, à l'esprit fécond de la musique succèdera l'hermétisme de l'univers monastique. Toujours assoiffé de puissance toutefois, Stan pense trouver mieux que la célébrité quand il accepte de devenir le disciple d'un inspiré énigmatique, un aristocrate élitiste au pouvoir d'attraction mystérieux qui, croyant au poids de sa supériorité, « se sent responsable du devenir de l'humanité ». Désormais abreuvé à des sources mystiques, le jeune chanteur mettra ses hurlements, naguère dédiés à un existentialisme effréné, au profit d'un fanatisme, lui aussi sans bornes. Convaincu de devoir canaliser ses pulsions pour en faire des outils au service d'un monde en crise qu'il veut irrémédiablement changer, Stan, pour se purifier des démons anciens de sa vie de vedette, devra inévitablement s'en inventer de nouveaux.

Peuplé de personnages forts, étoffés, très typés, mais parfaitement crédibles et participant d'un univers bien construit, le tableau que dresse Maltais est un tableau de fin du monde où les gourous de tout acabit – musiciens ou prophètes – sont appelés au secours d'une humanité sans repères. Si le pessimisme collectif de la « société Teflon » d'un Québec désillusionné semble sauvé par l'ambition d'un microcosme passionné et enragé d'émotions dont Stan est momentanément à la tête, l'écho retentissant de cette ardeur assourdit le chanteur bientôt prêt à étendre son cri à la cause du salut universel du monde. Cet emportement captivant, Maltais le rend tout à fait habilement, lui qui, suivant sans jugement son jeune personnage à travers ses péripiéties, même douteuses, entre tout aussi aisément dans les replis de l'industrie du spectacle du Québec des années 1980 que dans le monde

DANY LAFERRIÈRE

Je suis un écrivain japonais

Éditions du Boréal, Montréal

2008, 264 pages

Le titre du nouveau roman de Dany Laferrière surprend, intrigue et attise la curiosité du lecteur. *Je suis un écrivain japonais*, quoi de plus original pour une œuvre d'un auteur québécois d'origine haïtienne ! Le narrateur, semblant parfois se confondre avec Laferrière lui-même, prouve que la littérature est le lieu imaginaire par excellence, qu'il est possible de créer un univers sans avoir auparavant vécu à l'intérieur de celui-ci. Il en vient ainsi à affirmer ceci : « [...] il n'y a pas de frontières... [...] Qui peut m'empêcher d'être un écrivain japonais ? Personne » (p. 198). Il n'existe pas, d'après lui, de limites livresques, car elles entraveraient le travail inventif des écrivains. Le protagoniste est à ce point habité par ce sentiment qu'il ne distingue plus la réalité de la fiction ; la littérature et lui formant un tout inséparable, les personnes qu'il rencontre deviennent des personnages romanesques. Ce narrateur, qui vient d'Haïti, lit du Basho ainsi que du Mishima et vit à Montréal. Il cherche à écrire un roman et à produire un film, mais le livre, qui n'a encore aucune ligne d'écrite, possède déjà un titre : *Je suis un écrivain japonais*. Il n'en faut pas plus pour faire déferler un véritable tsunami sur le Japon, scandalisé par la fougue identitaire d'un titre de roman qui n'existe d'ailleurs pas. Le protagoniste se trouve plongé dans un tourbillon médiatique où mythes et réalité s'entremêlent, où des Grecs, des Coréens, des Haïtiens, des Japonais (comme Midori, Eiko, Hideko), un mélange culturel et identitaire fort intéressant, partagent un même quotidien.

Le roman de Laferrière, en parallèle avec celui du personnage, tend à rendre hommage aux grands poètes ou auteurs japonais par sa construction en plusieurs courts chapitres, qui chacun comporte une pensée méditative, ce qui apporte un aspect contemplatif au récit. L'errance semble dominer, que ce soit dans les rues, les cafés, la nature, l'esprit humain, reproduisant, entre autres, le voyage initiatique du calme poète Basho. À cela s'ajoute la sensibilité des femmes (surtout japonaises), jouant un rôle crucial dans le cheminement idéologique du narrateur. Bref, l'auteur convie le lecteur à un voyage textuel coloré à la manière des Japonais où les débats à propos de l'identité côtoient l'ironie, parfois cinglante, du personnage. *Je suis un écrivain japonais* est une contemplation poétique contemporaine, un voyage au pays du rêve, un hymne à la beauté, à la liberté... Un livre envoûtant qui s'adresse à tous ceux qui croient en la force créatrice de la littérature ainsi qu'en sa magie ou, comme le dit l'auteur dans sa dédicace : « À tous ceux qui voudraient être quel-qu'un d'autre » (p. 9) grâce à l'imaginaire.

CASSANDRE SIOUI



sectaire et obscur de Stan. Aussi les sujets glissants et pourtant toujours abordés en tout extrémisme sont-ils bien à l'abri de la parodie. Cela dit, si la fièvre de Stan le fait débouler du roman de formation usité dans lequel il évolue d'abord jusqu'en un univers tout à fait inquiétant et incongru qui frôle le fantastique, la cohérence des forces immodérées qui habitent le jeune mégalomane est tellement bien soutenue qu'elle assure une cohésion efficace des épisodes d'une variété qui serait autrement déroutante. En somme, le style de Maltais, apparemment simple, laisse pourtant croire à des forces poétiques, plus symboliques que platement maléfi-ques, lesquelles font vibrer un grand rire nietzschéen qui plane trop manifestement tout au cours du roman pour qu'il n'en soit rien.

CAROLE-ANNE TANGUAY

VÉRONIQUE MARCOTTE

Tout m'accuse

Québec Amérique, Montréal
2008, 240 pages

Résultat d'un assemblage de tableaux s'irradiant les uns les autres et révélés grâce à l'habile relais du point de vue de quatre personnages principaux, *Tout m'accuse*, le troisième roman de Véronique Marcotte, pourrait être illustré comme une balance dont les poids seraient partagés entre l'authenticité que commande l'amour de soi et la nécessité de se mettre en scène qu'implique la vie avec les autres dont on cherche à obtenir l'amour ou l'estime. Par convention, on serait tenté d'opposer sur chacun des plateaux de cette balance vérité et mensonge ou encore naturel et superficiel. Ainsi, d'une part, on placerait Auguste et Victoire incarnant l'obsession de connaître la vraie nature des gens.

L'un, un archiviste médical insomniaque, passe ses nuits à s'introduire chez les patients de l'hôpital où il travaille pour leur subtiliser la part d'authenticité que portent les objets anodins qu'il y trouve et qu'il collectionne. L'autre, une artiste expansive et sensuelle, se consacre, par le biais de sa peinture, à la recherche des subtilités de l'existence humaine. De l'autre côté du balancier, on trouverait les deux autres personnages, les parents d'Auguste, qui ont, eux, une vie marquée par l'évitement de la vérité. La mère d'Auguste déploie, depuis des décennies, des ruses pour

camoufler à son fils que son père – qu'elle lui fait passer pour mort – les a abandonnés. Cette énergie égoïste vise à faire d'elle-même le centre de la vie de son fils ; elle cherche ainsi à le soustraire du monde. Mathias, père fantomatique et mari déserteur, a fui la maison en raison du caractère envahissant de sa femme qu'il ne pouvait plus supporter. Pourtant, malgré les oppositions ainsi établies, il demeure impossible de faire reposer les types mis en jeu dans un système dialectique rigide. Au contraire, le saisissement de l'essence d'un personnage passe toujours par la compréhension d'un fort paradoxe réconciliateur des pôles antithétiques de l'être. En ce sens, l'accusation que scande le titre peut invariablement être adressée à l'un ou l'autre des personnages, chacun étant coupable de porter en lui une certaine part d'imposture. Ainsi Victoire, apparemment si bien dans sa peau, souffre d'anorexie. Auguste, pourtant voyeur, est lui-même très peu attentif à sa propre existence qu'il vit par procuration. Enfin, la responsable de la machination maternelle égocentrique, elle, est convaincue d'être portée par des intentions sincères, et l'homme si cruel d'avoir abandonné sa famille a quand même continué de lui faire parvenir l'argent nécessaire pour vivre pendant toutes ses années de fugue.

En contrepoint de cette thématique de la duplicité de l'être, la problématique de l'impossibilité d'évoluer dans l'immobilité est mise en évidence et la fixité est précisément déjouée par le biais de cette dualité intrinsèque des personnages dont la recherche de liberté doit être aidée par le dévoilement de leurs malaises les plus profonds.

Somme toute, si Marcotte compense bien la difficulté de ses personnages à percevoir la vérité grâce à la peinture juste et subtile de la vie qu'elle dresse, la force de son roman réside sans doute dans sa capacité de réunir les contrastes en tant qu'éléments fondateurs de l'entité humaine. Cela dit, le seul reproche qui pourrait lui être adressé serait le fait de conclure son œuvre sur une finale peu originale, voire décevante après le portrait nuancé et recherché que l'écrivaine réussit à y tracer, après les clichés dont elle s'éloigne si soigneusement.

CAROLE-ANNE TANGUAY

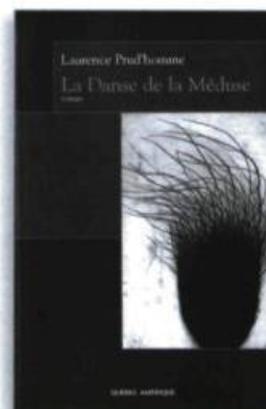
LAURENCE PRUD'HOMME

La danse de la Méduse

Québec Amérique, Montréal
2008, 200 pages

Lucie, qui vit à Barcelone depuis un an, revient au Québec à l'occasion de la disparition de sa mère. Elle retourne dans le lieu presque mythique de son enfance, ce chalet égaré loin de toute civilisation, proche de la nature. Elle s'y remémore les souvenirs d'été, comme à travers des photographies. Or ce n'est plus l'été, mais déjà la saison morte. Cernée de neige, la maison maternelle est vide, sombre et froide : ce n'est plus qu'un sanctuaire. La famille s'est dispersée.

Dans l'hiver bleu, Lucie se rappelle des instants brillants de soleil, à la plage sur la Côte est américaine, près du lac ou dans la forêt avec sa mère (Mom), sa sœur Judith, son frère Simon et leur voisin Sam. Les passages entre le présent et le passé s'effectuent au gré d'une mémoire qui associe fébrilement les menus détails aux souvenirs de l'enfance, à ces voyages improvisés par leur mère excentrique qui n'a jamais pu rester en place très longtemps. Simon prenait tout en photo, filmait sans cesse par curiosité du monde, pour le révéler dans l'image. D'une manière semblable, les souvenirs surgissent. Assis autour d'un feu de camp, les enfants se demandent ce que serait la mort. Comment mourir ? Comme cette truite que Sam éventre : la vie cesse, simplement. Ils s'amuse dans la forêt, fabriquent un camp avec la cousine Hirondelle, jouent à la bouteille, observent les étoiles en « faisant des vœux à toute vitesse » (p. 85). Mais les moments de tendresse sont souvent obscurcis par les sautes d'humeur de Mom, mère histrionique, égocentrique et susceptible qui menace ses enfants de s'éclipser à la moindre contestation, au moindre écart. Judith, en particulier, doit s'accommoder des états d'âme fluctuants de sa mère qui aura fait l'erreur d'exiger de ses enfants qu'ils la sauvent de sa peur irrationnelle d'être abandonnée. La police a cherché pendant deux mois : la forêt, le lac. Voyageuse impénitente, la mère a toujours disparu imprévisiblement, mais cette fois ce pourrait être pour de bon. On interroge ses anciens amants, mais rien, aucune trace. Le cercueil demeurera-t-il vide ?



Pour son second roman, la jeune Québécoise émigrée en Espagne, Laurence Prud'homme, s'intéresse à la figure trouble d'une mère au bord de la folie. L'écrivaine tisse un drame familial entre présent et passé, à travers l'abysse de temps qui les sépare et les unit. Principalement axée sur l'action et sur des dialogues plus ou moins assurés, la narration s'arrête, à l'occasion, hors de ce mouvement quelque peu convenu afin de raconter l'histoire autrement, par des observations rêveuses qui s'ancrent dans l'espace, la nature et les choses. Ces passages poétiques permettent au lecteur d'entrer en contact avec les personnages, le drame et l'œuvre, mais peut-être sont-ils trop rares.

GABRIEL LAVERDIÈRE

ALAIN ROY
L'impudeur
Boréal, Montréal
2008, 268 pages

D'origine montréalaise, Alain Roy est essayiste – *La culture québécoise est-elle en crise* (en collaboration avec Gérard Bouchard, 2007) et *Gabrielle Roy : l'idylle et le désir fantôme* (2004) –, nouvelliste – *Le grand respir* (1999) et *Quoi mettre dans sa valise ?* (1990) – et maintenant romancier. *L'impudeur*, son premier roman, est une grande critique du monde moderne, une véritable satire sociale. Plusieurs phénomènes de société y sont dénoncés, tel le cas des jeunes femmes à la recherche d'hommes beaucoup plus vieux qu'elles et qui souhaitent se faire « entretenir ». Le narrateur fait la lumière sur ce phénomène, présent à l'intérieur même de l'institution universitaire. Le roman critique également le milieu des arts et celui de la littérature, jugés un peu trop sérieux et prétentieux par les deux personnages principaux. Le grand déséquilibre émotionnel des personnages, traité d'une façon crédible et psychologiquement approfondie par un narrateur omniscient, qui laisse parfois place à l'auteur, est accompagné de constantes réflexions philosophiques. Cela n'empêche nullement au lyrisme de s'installer, tout naturellement, au sein même des phrases.

Le roman raconte les mésaventures amoureuses d'Antoine et de Xavier, deux trentenaires chargés de cours dans une université montréalaise ; ce sont deux hommes cyniques

et désabusés. Lorsqu'ils rencontrent des activistes de Greenpeace, au début du roman, Antoine leur répond : « Le trou dans la couche d'ozone n'est pas un problème pour la planète, c'est un problème pour les humains. Or, quand les humains auront tous crevé du cancer, la pollution ne sera plus un problème. Les arbres pourront pousser en paix, et les oiseaux recommenceront à chanter » (p. 43). Autour d'une pinte de Guinness, les deux copains échantonnent à propos de leurs déboires respectifs, à propos des femmes et de la société, qu'ils se plaisent à critiquer, à ridiculiser. Ils se supportent donc l'un l'autre, dans un monde vicieux et décadent.

Dès le début, Antoine, alors seul et en *burn out*, développe une relation avec Vanessa, l'étudiante la plus belle et la plus convoitée du campus, aussi la plus « borderline ». La jeune femme excentrique décide de louer un studio, privant ainsi son amoureux de relations sexuelles pendant près d'une année, afin de rédiger son roman *Danseuse nue*. Il y aurait probablement un rapprochement à faire entre ce roman et *Putain* de Nelly Arcan, les deux soulignant le voyeurisme, l'intérêt pour la vie des autres. Cette littérature autofictionnelle est ici comparée au phénomène de la télé-réalité, de plus en plus populaire. Vanessa Lirette, alias du Bois, à l'instar d'Arcan, remporte un grand succès ; elle est publiée dans une prestigieuse maison d'édition française, mais son comportement à l'égard d'Antoine remet en question sa vie amoureuse.

De son côté, Xavier, célibataire endurci, rencontre « M^{me} de Merteuil » en discutant sur un site de rencontre, mais il ignore à peu près tout d'elle. Il craint de briser les liens qu'il a commencé à bâtir avec cette inconnue, qu'il finit néanmoins par abandonner.

Le roman montre la fragilité des relations humaines et l'incommunicabilité à l'intérieur de celles-ci. Légèrement teinté de machisme, *L'impudeur* regorge de réflexions sur l'amour, le sexe, l'adultère, le milieu littéraire, les petites et les grandes désillusions de la vie, l'incompréhension entre les sexes, etc.

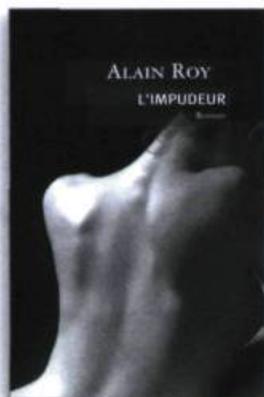
SÉBASTIEN GALARNEAU

CARLOS RUIZ ZAFÓN*L'ombre du vent*Grasset, Paris, 2007, 639 pages
(coll. « Le livre de poche »)

Voilà un livre pour vos vacances : des intrigues multiples, de l'amour, des malfrats, des lieux mystérieux. Et le méchant trouvera une mort horrible. Pour vous mettre l'eau à la bouche, disons simplement qu'à Barcelone, en 1945, un libraire mène son fils dans une immense bibliothèque singulière, « Le cimetière des livres oubliés », où il peut choisir un titre. L'enfant (le narrateur) tombe sur *L'ombre du vent*, d'un auteur mystérieux, Julián Carax, présumé mort à Barcelone à la fin de la guerre civile et dont les œuvres sont introuvables sur le marché. Le garçon devore le livre en une seule nuit. Plus tard, un inconnu lui offre une forte somme pour le lui acheter. En vain. Les romans de Carax sont introuvables parce qu'un collectionneur fou les achète pour les brûler. L'énigme au centre de l'œuvre de Zafón : qui est ce Carax ? Et qui se cache derrière le fantomatique collectionneur dont on ne voit jamais le visage ?

Commence alors un chassé-croisé passionnant sur fond de quartier gothique, à Barcelone. Soutenu et intelligemment guidé par un ancien clochard (une des figures les plus hilarantes du roman), Daniel, le jeune héros, découvre peu à peu l'identité du romancier. Exilé pendant presque deux décennies à Paris où il attendait le seul amour de sa vie, Penélope, il avait écrit pendant le jour et travaillé la nuit dans un bordel comme pianiste. Il ne sait pas que Penélope est morte, emprisonnée dans une chambre de la maison paternelle, après avoir donné naissance à l'enfant conçu lors de leur seule rencontre charnelle (on le voit : Poe et le roman noir ne sont pas loin). Mais ce qui vous tient en haleine, c'est le parallèle qui s'établit entre la vie de Carax et celle de Daniel qui, lui aussi, tombe sous le charme d'une jeune fille, aussi inaccessible que Penélope. Seulement, cette fois-ci, le *happy end* l'emporte : ils se marient, ont un fils (qui sera initié, bien entendu, comme l'avait été son père, au Cimetière des livres oubliés). L'apothéose de la fin : une mort que vous allez savourer.

Vous allez vous régaler : intrigues rondement menées, retours en arrière, confessions, cryptes, maisons



hantée : tout y est. Vous saliverez en attendant le prochain délicieux frisson et vous oublierez la pluie sur la plage, bien installé dans votre chambre. Un délice aussi intense que *La tempête* de Juan Manuel de Prada (coll. « Points », chez Seuil, 2000). Je vous le recommande non moins chaleureusement.

HANS-JÜRGEN GREIF

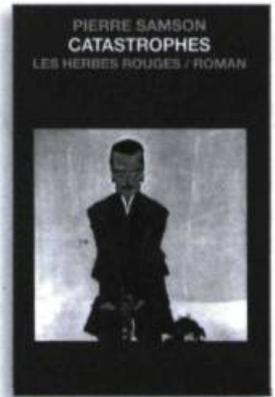
PIERRE SAMSON
Catastrophes

Les Herbes rouges, Montréal
2007, 228 pages

Le bandeau qui entoure le dernier roman de Pierre Samson souligne sa contribution comme auteur à la série télévisée *Cover-Girl*. Afin d'intéresser de nouveaux lecteurs, cette publicité accrocheuse, qui occulte en quelque sorte le passé littéraire de Samson, mise sur la popularité d'une émission de télévision plutôt que sur celle, plus « confidentielle », d'un écrivain pourtant confirmé. Il est amusant de penser que ce constat éloquent nourrirait la colère d'Ignace Bertillon, le bouillant patron qu'imagine Samson dans son dernier roman. En revanche, la conscience élastique de son jeune collaborateur, Ivanhoé McAllister, pourrait s'en accommoder sans effort.

McAllister, héros blasé, est critique littéraire à *Pensus*, une publication à tirage limité qui, grâce à l'acharnement de son directeur, baigne dans le purisme. Quand Bertillon lui demande de s'occuper de la rubrique « Relego », consacrée à la résurrection d'œuvres capitales tombées dans l'oubli, celui-ci s'acquitte d'abord avec professionnalisme de cette tâche. Malheureusement, ce travail fastidieux ne peut recueillir plus d'écho que la revue elle-même et, à la différence de son mentor galvanisé, McAllister ne rumine que du désenchantement. Son esprit abattu l'amène un jour à succomber à la tentation d'inventer un écrivain et son œuvre : le mythique Taissir Vilchis, auteur du roman perdu *Sueurs sur le marbre*. Selon Georges Bernanos, « ce ne sont pas les critiques qui font les livres » ; or, en réalisant qu'une funeste incurie peut créer un monstre, le faussaire en viendra à prouver le contraire.

Par prédisposition, l'écrivain remue fréquemment le terreau produit par son propre milieu.



L'auteur de *Catastrophes* se défend bien d'avoir écrit un livre « codé », mais le plaisir qu'il éprouve à faire la charge du milieu littéraire québécois peut difficilement être innocent. Néanmoins, en gonflant à l'hélium un récit aux prémices potentiellement vraisemblables et en tournant à la caricature les figures qui noyautent le monde de l'édition, Samson brouille suffisamment les cartes pour plaider l'absence de malice. Son style « débordant », marié à un langage truculent et tarabiscoté, nécessite un effort d'adaptation, mais, au bout de deux chapitres, cet obstacle s'aplanit. L'histoire qu'il raconte est franchement amusante et la singulière métamorphose du héros s'accomplit fort adroitement à l'insu du lecteur. *Catastrophes* était en lice pour le prix des Collégiens 2008.

GINETTE BERNATCHEZ

ANTOINE YACCARINI

Meurtre au Soleil
VLB éditeur, Montréal
2008, 397 pages

Le titre, *Meurtre au Soleil*, pourrait être celui d'un polar des années 1960. Mais en examinant la page couverture, on se rend compte qu'il s'agit d'un meurtre au *Soleil*, l'un des plus anciens journaux de la ville de Québec. L'illustration, tirée des archives du journal, donnée le premier indice quant à l'époque : nous sommes à la fin du XIX^e siècle, à la fin de l'ère victorienne, ce qui signifie l'électrification, la naissance de l'automobile (même électrique), la représentation des quartiers cossus de la Haute Ville, des rues étroites du

Quartier latin, les maisons rachitiques autour de la rue Sault-au-Matelot, fief des ouvriers irlandais.

Pour son premier roman, Antoine Yaccarini, né en Égypte, rend hommage à la ville qui l'a accueilli il y a presque quarante ans. Pour le 400^e anniversaire de la capitale, l'auteur fait redécouvrir aux amateurs d'histoire(s) une époque remplie de changements, tant sociaux qu'industriels. Ayant un faible pour le roman policier, il a concocté la mort violente d'un journaliste anticlérical, et pimenté le tout d'une lutte entre deux entreprises d'électrification visant l'obtention de gros contrats de la part de l'Église. Le domaine des affaires est habilement lié aux rivalités entre le clergé et les francs-maçons, entre catholiques francophones et irlandais. À chaque page, le lecteur constate la solide documentation qui soutient le roman. Les hommes politiques, les filons du pouvoir, l'aspect des rues, leur tracé, tout est bien rendu. Il n'est donc pas surprenant que l'intrigue policière et l'histoire d'amour à la mode victorienne, qui devraient pourtant se trouver au centre du livre, occupent le second plan. Le but principal de l'auteur, qui aurait pu donner davantage de relief à son histoire de Québec en réduisant la place accordée aux dialogues entre l'enquêteur irlandais et ses aides de camp, demeure le tableau d'une ville entrant dans l'ère moderne et qui éprouve, malgré son passé prospère, de sérieuses difficultés à maintenir son rôle face à l'émergence d'une concurrente redoutable, Montréal.

HANS-JÜRGEN GREIF

